MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07915456 3

ML
50
S912
E63

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lachauvesourisop00stra

83

LA CHAUVE-SOURIS

OPÉRETTE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, le 22 Avril 1904,
au THÉATRE DES VARIÉTÉS.

DIRECTION F. SAMUEL.

Droits de reproduction, de traduction
et de représentation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège
et la Hollande.

LA CHAUVE-SOURIS

OPÉRETTE EN TROIS ACTES

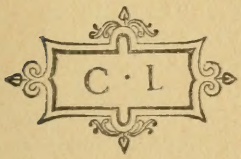
D'APRÈS HENRY MEILHAC ET LUDOVIC HALÉVY

PAR

PAUL FERRIER

MUSIQUE DE

JOHANN STRAUSS



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3,

PERSONNAGES

GAILLARDIN	MM. ALBERT BRASSEUR.
TOURILLON	MAX DEARLY.
DUPARQUET	PICCALUGA.
LÉOPOLD	PRINCE.
ALFRED	CLAUDIUS.
BIDARD	ANDRÉ SIMON.
MURRAY	BATRÉAU.
RAMUSINE	ROCHER.
CARNIOLI	DUPUIS.
ALI-BEY	DUCLERC.
YVAN	DARCOURT.
CAROLINE	Mmes CÉCILE THÉVENET.
LE PRINCE ORLOFSKY	LAVALLIÈRE.
ARLETTE	SAULIER.
FLORA	FOURNIER.
MISS MAUD	DORLAC.
TOTO-LA-TROMPETTE	DYANTHIS.
GEORGINA	LOUISE DALBA.
ADÈLE	BRUNEL.
NINETTA	TARINVILLE.
CONCHITTA	ANITA COSTA.
ROSE	EYMARD.

La Scène en 1867 : 1er et 3e actes à Pontoise ; 2e acte à Paris.

ML
50
S912F63

LA CHAUVE-SOURIS

ACTE PREMIER

Un salon chez Gaillardin, à Pontoise.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, la scène est vide.

ALFRED, au dehors.

Ma colombe, entends-tu pas
Ma voix qui t'exhorte?
Si tu ne m'ouvres tes bras,
Ouvre-moi ta porte!
Que ton cœur ne soit pas sourd
A ma mandoline;
Mais réponds à mon amour,
Belle Caroline!
Oui, réponds à mon amour,
Belle Caroline.

ARLETTE, entrant avec une lettre.

Un billet de ma sœur Flora,
Ballerine à l'Opéra.

Lisant :

« Il y a, ma chère Arlette,
Fête joyeuse aujourd'hui,

Bal masqué chez le prince Orlofsky;
Si tu pouvais m'y retrouver, viens-y!
A ta patronne en cachette
Emprunte une riche toilette;
Sous l'élégante cocodette
Qui reconnaîtrait la soubrette?
Prends la poudre d'escampette
Tu verras, à cette fête!
Comme l'on se divertira! »

Ainsi m'écrit ma sœur Flora!
Moi, pardi! je voudrais bien
M'amuser sans qu'on en sût rien;
Mais où trouver le moyen
De me lancer dans le grand monde parisien?
Ah! il est douloureux parfois
De servir chez les bourgeois,
Et malgré que je sois douce,
Si Madame à bout me pousse,
Lasse de m'humilier,
Je rendrai mon tablier! *(bis)*

Au dehors, Alfred chante la Czardas du deuxième acte.

Que le diable emporte le chanteur!... Où se cache-t-il? Je ne le vois pas. Il faudrait pouvoir prendre le train de 9 h. 15 au plus tard! Mais si je demande à madame la permission de sortir ce soir, et si je lui dis que c'est pour aller à un bal masqué, il est probable qu'elle refusera. Il faudrait trouver un autre motif. Et je ne trouverai rien tant que ce braillard n'aura pas fini de m'agacer les nerfs! (A la fenêtre.) Hé! là-bas!... est-ce que vous n'allez pas bientôt vous taire, vous, là-bas?...

SCÈNE II

ARLETTE, CAROLINE.

CAROLINE, à part, très agitée.

Je l'ai reconnu! C'est lui, j'en suis sûre... il chante la Czardas n° 3.

ARLETTE.

Madame, il y a ma tante qui est malade...

CAROLINE, à part.

Mais comment, quatre ans après l'avoir quitté à Paris, le retrouvé-je ici, à Pontoise?

ARLETTE.

Elle est bien malade, ma tante...

CAROLINE, à part.

M'aimerait-il encore?

ARLETTE.

Madame!

CAROLINE, avec impatience.

Que voulez-vous, Arlette?

ARLETTE.

Je voudrais, ce soir, aller passer une heure... ou deux. près de ma tante... qui est si malade!...

CAROLINE.

C'est impossible!

ARLETTE.

Oh' madame!

CAROLINE.

J'ai dit non!

ARLETTE.

Madame est de mauvaise humeur... je comprends ça; mais ça n'est pas de ma faute, à moi, si monsieur a été appelé en justice...

CAROLINE.

Laissez-moi!

ARLETTE.

Je n'y resterais pas longtemps chez ma tante!...

Elle sort.

CAROLINE.

Laissez-moi, vous dis-je. (Seule.) Je ne l'entends plus... Ah! je m'étais trompée sans doute... Ce n'était pas lui!... Quelque chanteur des rues qui connaissait cet air...

Alfred paraît. Costume hongrois. Bottes molles, culotte grise, redingote à brandebourgs.

SCÈNE III

CAROLINE, ALFRED.

CAROLINE.

Alfred!

ALFRED.

Oui, c'est moi!

CAROLINE.

Vous!

ALFRED.

Vous deviez vous attendre à me voir revenir.

Il s'approche.

CAROLINE.

Que venez-vous faire dans cette maison? Si mon mari..

ALFRED.

Parlons-en, de votre mari... un malfaiteur obscur!

CAROLINE.

Par exemple!

ALFRED.

Un homme qui, en ce moment même, a des démêlés avec la justice de son pays!

CAROLINE.

Vous vous trompez!... Certainement mon mari a eu tort d'appeler le garde champêtre imbécile! Mais j'espère bien qu'il sera acquitté.

ALFRED.

Non, il ne le sera pas! Il tâtera de la prison... vous verrez...

CAROLINE.

Au nom du ciel, partez!

ALFRED.

Eh bien! oui, je partirai, mais à une condition.

CAROLINE.

Laquelle?

ALFRED.

S'il est condamné, comme je l'espère... je guetterai, et dès qu'il sera rendu à la prison de la ville, je reviendrai...

CAROLINE.

Qu'est-ce que vous dites?

ALFRED.

Vous ne craindrez pas alors de le voir paraître et vous pourrez m'écouter... Jurez que vous me recevrez, ou je reste!

CAROLINE.

Soit! puisque vous m'y forcez, je jure...

ALFRED.

Et ce serment-là, je jure, moi, que vous le tiendrez mieux que vous n'avez tenu les autres.

CAROLINE.

Oui, je le tiendrai... maintenant partez! Adieu!

ALFRED.

Non, pas adieu, au revoir! (Il remonte et, sur le seuil de la porte, se retourne pour redire) : au revoir!

Il sort.

SCÈNE IV

CAROLINE, très agitée.

Il ne faut pas qu'il revienne! Mon mari ne sera pas condamné... les juges l'acquitteront... et je serai débarrassée de ce serment.

Entrent Gaillardin et Bidard.

SCÈNE V

GAILLARDIN, CAROLINE, BIDARD.

GAILLARDIN.

J'arrive de l'audience,
Je suis d'une impatience !
Tous ces magistrats sont fous !

CAROLINE.

Calme-toi !

BRIDARD.

Calmez-vous !

GAILLARDIN.

Je m'emporte, et c'est mon rôle,
Le président est un drôle !
Le substitut, un butor !

BIDARD.

Gaillardin !

CAROLINE.

Mais quoi donc ? Qu'est-ce encor ?

GAILLARDIN.

Quant à monsieur mon avocat...

CAROLINE.

Ton avocat ?

BIDARD.

Votre avocat ?

GAILLARDIN.

Mon avocat !

CAROLINE.

Dis-moi plutôt le résultat ?

GAILLARDIN.

Un scélérat !

BIDARD.

Gaillardin, vous êtes ingrat !

GAILLARDIN.

Vous avez plaidé sottement,
Sans ampleur et sans envergure !

BIDARD.

J'ai fort bien plaidé, je vous jure.

CAROLINE.

Auquel faut-il croire vraiment ?

GAILLARDIN.

Vous étiez froid, vous étiez mou !

BIDARD.

Vous m'interrompiez à tout coup !

GAILLARDIN.

Vous étiez sec, vous étiez plat !

BIDARD.

Vous mettiez les pieds dans le plat !

GAILLARDIN.

Satané tribunal !

BIDARD.

Pensiez-vous être absous?

GAILLARDIN.

Sacré code pénal!

BIDARD.

Calmez votre courroux!

ENSEMBLE

Pour un simple procès-verbal,
C'est sévère, oui, mais c'est légal!

GAILLARDIN.

Pour un méchant procès-verbal,
C'est un châtiment inégal!

CAROLINE.

Ne pouvez-vous donc point causer moins vivement?
Éclairez-moi, dites comment
Fut prononcé le jugement?

BIDARD.

Ils l'ont salé sévèrement, sévèrement!

CAROLINE.

Qu'est-ce que dit le jugement?

GAILLARDIN.

Ils m'ont flanqué brutalement
Pour huit jours d'emprisonnement!

GAILLARDIN et BIDARD.

Ils { m'ont / l'ont } salé sévèrement, sévèrement!

CAROLINE.

Huit jours de prison, dites-vous?
Huit jours entiers sous les verrous?

Le code pénal est barbare,
Lorsqu'il sépare
Des amants ou des époux !

GAILLARDIN.

Tous ces magistrats
Sont des ingrats !
Des gens qui dînaient à ma table !
Le président, un faux ami,
Et le substitut, traître, à qui
Moi, je prêtais mon tilbury !

CAROLINE.

Ah ! c'est affreux ! épouvantable !

GAILLARDIN.

Pas vrai ?

CAROLINE.

Et je comprends ton courroux !
Des gens qu'on recevait chez nous
Et qui trouvaient à notre table
Tes vins vieux et mes plats doux !

GAILLARDIN.

Et Bidard qui reste en panne,
Ayant plaidé comme un âne
Et barboté comme un daim !

CAROLINE.

Quel emportement soudain !

BIDARD.

Gaillardin !

CAROLINE.

Mon ami...

GAILLARDIN.

C'est un âne ! C'est un daim !

BIDARD.

Tout ça ne m'atteint en rien;
Car j'avais plaidé très bien!
Et je pourrais à l'excès
Prolonger le procès,
En appelant, interpellant,
Nous opposant, formalisant,
Légalisant, verbalisant,
Temporisant, indemnisant,
Subdivisant et revisant,
Répudiant, réassignant,
Signifiant, apostillant,
Actionnant, cautionnant
Et réformant
Le jugement!
Je reprends la procédure
En appelant, en ergotant,
Équivoquant, revendiquant,
Paperassant, avocassant,
En arbitrant, enregistrant,
Constituant et concluant
Contrairement
Au jugement,
Tant que votre procès dure
Jusqu'au dernier jugement!

ENSEMBLE

GAILLARDIN.

Quel bavard assommant!

CAROLINE.

Finissons promptement!
C'est assez d'énervement.

GAILLARDIN et CAROLINE.

Ce bavard
De Bidard
Est vraiment
Assommant!
Du matin jusqu'au soir
Jacassant sans surseoir...

ENSEMBLE

GAILLARDIN.

L'animal parle tant et tant
Qu'il en est embêtant,
Et gâte en plaidant
Le procès le plus évident!

CAROLINE.

L'avocat parle tant
Qu'il en est irritant,
Et voilà comme il sert, orateur bredouillant,
Son client!

GAILLARDIN et CAROLINE.

Au diable la procédure,
Avocats, magistrature!
Et la peste soit de nos
Tribunaux!
Jugement, prison, amende,
Passe encor, mais je demande
A ne plus vous voir!
Adieu! Détalez au plus vite et bonsoir!

BIDARD.

Railler la magistrature,
Mépriser la procédure,
C'est un grave outrage à nos
Tribunaux!
Jugement, prison, amende
Fut justice, et je demande
A ne plus vous voir!
Adieu! je m'en vais sans regrets et bonsoir!

Il sort.

SCÈNE VI

GAILLARDIN, CAROLINE, puis ARLETTE.

CAROLINE, à Gaillardin.

Gabriel... mon ami... raconte-moi...

GAILLARDIN.

Tout à l'heure, à table, nous causerons, je te le promets. Maintenant, je suis trop nerveux. Je bondirais ! Huit jours de prison, parce que j'ai dit au garde champêtre qu'il était un imbécile !

BIDARD, rentrant.

Je vous demande pardon. J'ai oublié mon chapeau. (Il se trompe et prend celui de Gaillardin.) Ah ! pardon ! C'est le vôtre ! (Il aperçoit le sien qu'il avait laissé tomber en entrant.) Ah ! voici le mien !

GAILLARDIN, exaspéré.

Oh ! oh ! (Bidard sort.) Va-t'en au diable !... Je les ferai, leurs huit jours de prison ; et je les ferai tout de suite, afin de m'en débarrasser ! (A part.) D'abord, ma belle-mère arrive après-demain à Pontoise, passer quelques jours avec nous ! Ça sera toujours ça de gagné !

CAROLINE.

Tu dis ?

GAILLARDIN.

Rien. (Se levant.) En attendant, ma chère femme... (S'attendrissant.) Ma bien chère femme, fais-moi l'amitié d'aller chercher, parmi mes habits, ce qu'il y a de plus vieux et de plus misérable !

CAROLINE.

Il y a le paletot que tu mets pour travailler dans le jardin.

GAILLARDIN.

Il est horrible, n'est-ce pas?

CAROLINE.

Il est révoltant.

GAILLARDIN.

C'est ce qu'il faut... va me chercher le paletot que je mets, pour travailler dans le jardin... que je mettais, du moins; car maintenant, les fleurs et moi !... Tu me préparas le costume complet dans le même genre.

Il sonne. Entre Arlette.

ARLETTE.

Monsieur?

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que vous avez préparé pour le dîner, Arlette?

ARLETTE.

Un gigot, monsieur.

GAILLARDIN.

Voilà tout?

ARLETTE.

Le potage, monsieur; un gigot avec un plat de légumes, du dessert, et une tasse de café par là-dessus.

GAILLARDIN.

Vous irez au Lion-d'Or, Arlette, et vous direz que l'on apporte un poisson, le plus frais possible.

ARLETTE.

Bien, monsieur.

GAILLARDIN.

Et un perdreau; pas un petit, un gros... et avec ça une hure... avec des pistaches!... une belle hure, avec beaucoup de pistaches! et puis un gâteau, un joli gâteau...

CAROLINE.

Mais, mon ami, qu'est-ce que tu veux faire?

GAILLARDIN.

Je veux me nourrir aujourd'hui, me bien nourrir... Qui sait comment je serai nourri demain? Faites ce que j'ai dit Arlette.

Arlette sort.

SCÈNE VII

CAROLINE, GAILLARDIN, DUPARQUET.

DUPARQUET, entrant.

Mon cher Gaillardin... Madame!

GAILLARDIN.

Duparquet!... mon cher Duparquet!...

CAROLINE.

Comme vous êtes aimable d'être venu!

GAILLARDIN, avec effusion.

Merci, mon ami, merci...

Il serre Duparquet dans ses bras.

DUPARQUET.

Qu'est-ce que tu as?

GAILLARDIN, très grave.

Tu as eu raison de venir. Car en me frappant, c'est nous tous que l'on a frappés... oui, nous tous, toute la haute bourgeoisie du département de Seine-et-Oise a été frappée aujourd'hui!

DUPARQUET.

Toute la haute... bourgeoisie...

GAILLARDIN.

Oui! Va, Caroline... Va me chercher mon complet jardin... Duparquet t'excusera!

DUPARQUET.

Je vous en prie, madame Gaillardin, je vous en prie!

Elle sort.

SCÈNE VIII

DUPARQUET, GAILLARDIN, puis CAROLINE.

DUPARQUET.

Nous sommes seuls? Ce n'est pas pour te parler de ta condamnation que je viens.

GAILLARDIN.

Pourquoi viens-tu alors?

DUPARQUET.

Qu'est-ce que tu dirais d'une nuit passée à boire du vin de Champagne, en fredonnant des choses guillerettes ?

GAILLARDIN.

Duparquet, tu es farceur, c'est connu ; il me semble cependant qu'il y a des situations qu'un farceur, même enragé, devrait respecter.

DUPARQUET.

Je ne comprends pas?

GAILLARDIN.

Quand un homme se dispose à aller coucher en prison, il est indécent de venir faire flamboyer à ses yeux...

DUPARQUET.

La prison? Laisse-moi donc tranquille avec ta prison... D'abord, tu y seras très bien; on vient, tu le sais, de nommer un nouveau directeur.

GAILLARDIN.

Oui, j'ai entendu parler de cela à notre cercle. Un nommé Tourbillon... Tortillon...

DUPARQUET.

Tourillon, je le connais beaucoup. Tiens! c'est un homme dans ton genre, un homme très gai, un farceur comme toi! Car tu es un farceur, toi. (Ils se lèvent tous deux.) Avant ton mariage, quand tu t'amusais à faire sonner ta montre à l'oreille de toutes les jolies filles que tu rencontrais...

GAILLARDIN, faisant sonner sa montre.

Et je la leur promettais, la montre!

DUPARQUET.

Et tu ne la donnais pas!

GAILLARDIN.

Jamais de la vie!

DUPARQUET.

Et la farce que tu m'as faite, il y a quatre ans

GAILLARDIN.

La chauve-souris?

DUPARQUET.

Oui, la chauve-souris.

GAILLARDIN.

Elle était bonne, celle-là!

DUPARQUET.

Pour toi, peut-être, mais pas pour moi!... Enfin, il ne s'agit pas de ça, il s'agit de la crémaillère du prince Orlofsky.

GAILLARDIN.

Du prince?

DUPARQUET.

Orlofsky! Il est venu passer à Paris le temps de l'Exposition, et il a commencé par acheter un hôtel... Ah! Gaillardin! Quel hôtel! Je suis entré, comme notaire, en relations avec le prince; et je l'ai immédiatement séduit par l'enjouement de mon caractère! Maintenant, nous sommes une paire d'amis.

GAILLARDIN.

Avec le prince!

Arlette paraît à la porte et écoute.

DUPARQUET.

Avec le prince! Si bien qu'il m'a autorisé à t'inviter...

GAILLARDIN.

A m'inviter!

DUPARQUET.

T'inviter... à sa crémaillère que nous plantons ce soir en musique...

GAILLARDIN.

En musique? Dis donc, Duparquet! Ça a de l'allure ça! Ça a de l'allure!

DUPARQUET.

Et il y aura des femmes, Gaillardin, toutes les jolies filles de Paris!

Arlette disparaît sans avoir été vue.

GAILLARDIN.

Toutes les jolies filles!...

DUETTO.

DUPARQUET.

Viens souper avec nous chez le prince Orlofsky!
C'est un joyeux préambule
A tes huit jours de cellule,
Et tu peux, le bal fini,
Rentrer en catimini!
A cette fête on verra,
Sous la liberté du masque,
Capricieux et fantasque,
Le ballet de l'Opéra!
Viens donc! tu t'amuseras,
Tu verras!

D'abord vingt beautés, aux regards enjôleurs,
Mettront à ton front des couronnes de fleurs,
Et te griseront jusqu'au petit jour
De vins capiteux et de chants d'amour!
Et puis de rentrer quand vient l'instant,
Sans plus de regret, tu pars content!
As-tu compris?

GAILLARDIN.

Mais où ce bal?

DUPARQUET.

C'est à Paris!

GAILLARDIN.

C'est à Paris!...
Si Caroline
Faisait la mine?

DUPARQUET.

Ça t'est facile! Sois diplomate!
Tu lui dis : « Ma petite chatte... »

GAILLARDIN.

Non, c'est « Poupoule » que je dis!
Et ça la flatte!

DUPARQUET.

Poule ou chatte,
ENSEMBLE
Sans en dire plus long tu files du logis!

GAILLARDIN.

Sans en dire plus long je file du logis!

DUPARQUET.

Et tandis que, sans conflit,
Elle repose dans son lit,
En vérité je te le dis :

ENSEMBLE.

Nous, nous allons en paradis!

DUPARQUET.

Reste à prendre un nom de guerre!
Le marquis... de Valengoujar!
Un nom ronflant et pas vulgaire!
Eh bien?

GAILLARDIN.

Ah! ce joyeux balthazar!....

DUPARQUET.

...Te va?

GAILLARDIN.

Parbleu!

DUPARQUET.

Bacchus et Cythère,
Ambroisie, hydromel, nectar!

GAILLARDIN.

C'est tentant, sur ma foi,
Et je viens avec toi!

DUPARQUET.

Demain le cachot lugubre et malsain!

GAILLARDIN.

Cette nuit l'orgie et le verre en main!
Je veux me griser jusqu'à demain!

ENSEMBLE

DUPARQUET.

Il faut te griser jusqu'à demain!

GAILLARDIN.

Et dans la prison qui me cloîtrera...

DUPARQUET.

...Viendront t'égayer des airs d'opéra!

GAILLARDIN.

Chez le prince on soupera
Avec des femmes exquises,
Et l'on dira des bêtises
Que le masque inspirera!
Tra la la...
Etc.

DUPARQUET.

Chez le prince on soupera
Avec d'aimables actrices,
Et ce sont doubles délices
Dont on se ressouviendra!
Tra la la...

Ils dansent.

CAROLINE, rentrant avec les vêtements.

Ah! mon Dieu! Qu'y a-t-il?

GAILLARDIN.

C'est Duparquet... dont la présence ramène la gaieté. Il était venu, n'est-ce pas?...

DUPARQUET, l'interrompant.

...Pour le réconforter, madame, pour le réconforter, et je me flatte d'avoir réussi...

CAROLINE, descendant.

Je vous en suis bien reconnaissante!

DUPARQUET.

Ah! madame, cela ne mérite pas...

CAROLINE, reprenant le paquet qu'elle avait déposé sur le canapé.

Tiens, mon ami...

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CAROLINE.

Le paletot que tu m'as demandé. Il est encore en plus mauvais état que je ne croyais.

GAILLARDIN.

Le fait est qu'il est... il est ignoble !

CAROLINE.

Mais pour aller en prison...

GAILLARDIN.

En prison, en prison... On a beau aller en prison, ce n'est pas un motif ! Je ne veux pas mettre ça, je ne mettrai pas ça.

DUPARQUET.

Il ne peut pas !

CAROLINE.

Tu disais tout à l'heure...

GAILLARDIN.

J'avais tort. J'ai changé d'avis. Je ne mettrai pas ça...

CAROLINE.

Tu pourrais prendre ta redingote marron.

GAILLARDIN.

Ma redingote marron ! Ah ! par exemple !

DUPARQUET.

Une redingote marron !

CAROLINE.

Pourquoi pas ?

GAILLARDIN.

Ça les ferait rire !

CAROLINE.

Qui ?... les prisonniers ?...

GAILLARDIN.

Les prisonniers, certainement. Ils sont très gouailleurs, les prisonniers. Tu ne sais pas ce que c'est que des prisonniers...

DUPARQUET.

Rien de gouailleur comme les prisonniers !

CAROLINE.

Alors, va comme tu es là !

GAILLARDIN.

En robe de chambre ! Oh ! non ! (Il enlève sa robe de chambre.) Toute réflexion faite, je sais ce que je dois mettre, ma bonne amie, je sais ce que je dois mettre ; je vais m'habiller ! Allons, au revoir, Duparquet ! au revoir ! (Bas.) Et à ce soir.

DUPARQUET.

A ce soir !

GAILLARDIN, bas.

Dis donc ; en passant, entre chez le coiffeur et dis-lui de m'attendre !

DUPARQUET, bas.

Entendu ! (Haut.) Madame... bon courage, tous les deux !

Il sort.

GAILLARDIN jette sa calotte sur le canapé.

Je vais m'habiller ! Je vais m'habiller !

SCÈNE IX

CAROLINE, ARLETTE.

CAROLINE, posant la robe de chambre sur le canapé.

Cette condamnation l'a rendu fou ! Et Alfred qui va venir ! (Coup de sonnette.) Ah ! mon Dieu ! serait-ce lui déjà ?... Arlette !

ARLETTE, avec une lampe qu'elle pose sur le buffet.

Madame !

CAROLINE.

Qui est-ce qui a sonné ?

ARLETTE.

C'est le garçon du *Lion-d'Or* ; il apporte le dîner que monsieur a commandé.

Entre un garçon d'hôtel avec une grande manne sur la tête.

CAROLINE, très agitée.

Ah ! bien, c'est très bien !

ARLETTE, à part, aidant le garçon à se débarrasser.

Qu'est-ce qu'elle a donc, madame ? Elle ne sait pourtant pas...

CAROLINE, à part.

Je guetterai, m'a-t-il dit !... Il guette, maintenant, sans doute !

ARLETTE.

Alors, comme ça, je mets deux couverts ?

CAROLINE.

Mais certainement.

ARLETTE.

Madame pense que Monsieur dînera avant de partir ?

CAROLINE.

Puisqu'il a commandé son dîner.

ARLETTE.

Un gâteau de Savoie... superbe ; et une hure aux pistaches. Le patron du *Lion-d'Or* a rajouté des pistaches... pour faire plaisir à Monsieur.

CAROLINE.

Pauvre cher ami.

ARLETTE, à part.

C'est qu'en vérité elle croit... Bon Dieu ! que les hommes sont donc canailles ! (Haut.) Voilà mon couvert mis. Cette fois, madame me laissera peut-être partir ?

CAROLINE.

Non !

ARLETTE.

Elle est si malade, ma tante, elle est si malade!

CAROLINE.

Vous irez la voir demain, votre tante!

ARLETTE.

C'est comme ça! Eh bien, alors! tant pis! Elle est guérie, ma tante!

CAROLINE.

Vous dites?

ARLETTE.

Elle est guérie... n'en parlons plus. Si je demande une nuit à madame, c'est pour aller au bal masqué.

CAROLINE.

Et vous osez?...

ARLETTE

Que madame ne se fâche pas! Il s'agit de rendre service à madame... Parfaitement : en allant surveiller, à ce bal, la conduite de monsieur.

CAROLINE.

Vous êtes folle! Monsieur va partir pour sa prison.

ARLETTE.

Eh bien! madame, il fera un crochet, voilà tout. J'ai écouté tout à l'heure, oh! sans le vouloir... leur conversation avec monsieur Duparquet.

CAROLINE.

Eh bien?

ARLETTE.

Eh bien! madame, ces messieurs vont justement, ce soir, au même bal que moi.

CAROLINE.

Au même bal que vous?

ARLETTE.

Oui, madame, chez le prince Orlofsky.

CAROLINE.

Chez le prince?

ARLETTE.

Monsieur Duparquet est le notaire du prince, et ma sœur, à moi, est sa meilleure amie... Madame sait bien, ma sœur Flora, qui a mal tourné; celle qui danse à l'Opéra dans le premier quadrille.

CAROLINE.

Et mon mari a accepté? Le monstre!

ARLETTE.

J'espère bien maintenant que madame ne me refusera plus d'aller à ce bal.

CAROLINE.

Certes non, ma fille, et je ferai mieux.

ARLETTE.

Quoi donc, madame?

CAROLINE.

J'irai avec vous.

ARLETTE.

Madame me fait trop d'honneur.

CAROLINE.

Mais pour y aller, à ce bal?...

ARLETTE.

Rien de plus simple! Flora présentera madame sous un nom d'emprunt, comme qui dirait une cocotte.

CAROLINE.

Arlette!

ARLETTE.

Alors, une dame de la colonie étrangère, une grande dame qui veut connaître les dessous de la vie parisienne.

CAROLINE.

A la bonne heure! Alors c'est entendu! A nous deux monsieur Gaillardin.

SCÈNE X

CAROLINE, GAILLARDIN, ARLETTE.

GAILLARDIN, entrant rapidement. Il est en habit, culotte courte, gilet blanc, cravate blanche.

Où donc est l'eau de Cologne? Il n'y a pas moyen de mettre la main sur l'eau de Cologne. Allez me chercher l'eau de Cologne, Arlette.

ARLETTE.

Oui, monsieur.

Elle sort.

CAROLINE.

Comment, tu as mis ton habit de soirée?

GAILLARDIN.

Oui, toute réflexion faite, j'ai mis mon habit de soirée,

CAROLINE.

Et un gilet blanc?

GAILLARDIN.

Et un gilet blanc.

CAROLINE.

Et une cravate blanche?

GAILLARDIN.

Et une cravate blanche.

CAROLINE.

Pour aller en prison?

GAILLARDIN.

Cela te surprend?

CAROLINE.

Oui, j'avoue...

GAILLARDIN.

C'est pourtant bien simple : cette toilette est une façon de protester, je proteste; est-ce que tu n'as pas lu qu'autrefois, avant d'aller à la Bastille, les marquis de l'Œil-de-Bœuf se faisaient poudrer? Ils protestaient, je proteste!

CAROLINE.

Mais tu n'es pas un marquis de l'Œil-de-Bœuf, mon ami.

GAILLARDIN.

Aussi, ne vais-je pas me faire poudrer : il n'y a pas de danger que j'aille... (A part.) Je me ferai friser, voilà tout. (Haut.) Mais où est donc l'eau de Cologne? (Rentre Arlette qui lui remet un flacon. Gaillardin, devant Caroline et Arlette, s'inonde d'eau de Cologne.) Là !... maintenant, je puis m'en aller!

CAROLINE.

Sans dîner?

GAILLARDIN.

Mais certainement.

ARLETTE.

Mais monsieur a commandé un dîner énorme... un perdreau... une hure aux pistaches !...

GAILLARDIN, à part.

Ah! sapristi! C'est vrai... A ce moment-là, je ne me doutais pas que je serais invité... (Haut, avec attendrissement.) Ma femme, ma bien chère femme!

CAROLINE.

Mon ami...

GAILLARDIN.

Tu mangeras tout ça, toi, ça te fera du bien; quant à moi, la douleur, l'indignation... Non, il me serait impossible... j'aime mieux... (A part.) Le temps presse! Ils se mettraient à table sans moi!... (Haut.) J'aime mieux m'en aller... Je m'en vais! Adieu, Caroline!

TERZETTO.

CAROLINE.

Hélas! quelle est ma peine!
Rien ne la calmera!
Vers ta prison lointaine
Mon cœur s'envolera.
En proie à ma tristesse,
Du matin jusqu'au soir,
Je me dirai : Quand est-ce
Que je vais le revoir?
Et pendant la nuit sombre,
En mon rêve plaintif,
Je songerai dans l'ombre
A mon pauvre captif!
Hélas! quelle est ma peine!
Rien ne la calmera!
Vers ta prison lointaine...

CAROLINE, GAILLARDIN et ARLETTE.

Mon / Ton / Son } cœur s'envolera!

ENSEMBLE.

Hélas! quelle douleur!
Hélas! { que j'ai / qu'elle a } gros cœur!
Faut-il ici
Souffrir ainsi?

CAROLINE.

D'une absence funeste
Je crains le désespoir!
Se peut-il que l'on reste
Huit grands jours sans se voir?
Pardonne à mes alarmes,
Mais tu vois ce mouchoir
Inondé de mes larmes!

ENSEMBLE.

Hélas! quelle douleur!
Etc.

GAILLARDIN.

Ta douleur me fend l'âme,
Des pleurs mouillent mes yeux!

CAROLINE.

Pense à la pauvre femme...

ARLETTE.

...Qui vous fait ses adieux.

GAILLARDIN.

Je pars, l'heure me presse.

ENSEMBLE.

Disons-nous / Dites-vous } au revoir!

ARLETTE.

C'est assez s'émouvoir!
Pas de vaine faiblesse!
Faites votre devoir!

GAILLARDIN.

Je ferai mon devoir!

CAROLINE.

Tu feras ton devoir!

ENSEMBLE.

O ciel! quel désespoir!
Hélas! quelle douleur!
Etc.

Sort Gaillardin.

ARLETTE.

Madame a vu... madame est fixée! Je vais préparer tout ce qu'il faut à madame. Madame sait que le train est à 9 h. 15.

CAROLINE.

Rassurez-vous, je ne le manquerai pas. (Arlette sort. Caroline seule.) Mais j'oubliais... Et cet Alfred qui va venir! Il faut l'éloigner à tout prix. Ah! mon Dieu! on monte l'escalier! De longs cheveux! des yeux ardents! C'est lui!

SCÈNE XI

CAROLINE, ALFRED.

ALFRED entre, ôte sa coiffure, la jette sur un fauteuil, voit les deux couverts.

Vous m'attendiez... C'est bien!

Il se sert à boire.

CAROLINE.

Qu'avez-vous à me dire? Parlez vite!

ALFRED.

Le temps seulement de vous raconter une histoire... après, je partirai.

CAROLINE.

Faites vite!

ALFRED.

Il y avait une fois une jeune fille et un jeune homme... La jeune fille... Tenez-vous à ce que je vous dise son nom, à la jeune fille?

CAROLINE.

Allez! allez donc!

ALFRED.

La jeune fille avait un père : ce père, vaniteux comme bien des pères, aimait à donner des soirées musicales dans l'appartement qu'il occupait au troisième, rue du Petit-Carreau. C'était horrible, la musique qui se faisait là dedans! Un soir, pourtant, un instrumentiste de premier ordre s'y égara... C'était le jeune homme...

CAROLINE.

Alfred!

ALFRED.

Il vit la jeune fille et la jeune fille chanta devant lui : elle lui parut organisée... Il offrit de l'initier au grand art et de lui donner des leçons de chansons hongroises, moyennant une rétribution dérisoire... (Mouvement de Caroline.) Oui, dérisoire!... Vous le savez bien... Quinze sous le cachet!... Déjà j'avais une vocation spéciale pour la Czardas... Vous la rappelez-vous au moins, la Czardas nº 3?

CAROLINE.

Oui, toujours. (A part.) L'heure s'avance.

ALFRED.

Au bout de douze cachets, le jeune homme et la jeune fille échangèrent des serments... On se promit le mariage; mais de l'argent, Alfred n'en avait guère!... Mais de l'ar-

gent, Alfred n'en avait pas! « Je partirai, dit-il, et je gagnerai une fortune! » Et il consentit à accepter les fonctions de chef d'orchestre hongrois chez un prince russe qui aimait la musique viennoise... Le prince russe partit pour Pétersbourg et le jeune homme dut partir avec lui... Avant de se séparer de la jeune fille... « Jure-moi, lui-dit-il, jure-moi de m'attendre »... Et elle jura!

CAROLINE.

C'est vrai, mais...

ALFRED, sans la laisser parler.

Six semaines après, le jeune homme revint, il courut à la maison de la jeune fille... mais elle n'y était plus! Un homme était venu... Un de ceux qui habitent le département de Seine-et-Oise...

CAROLINE.

C'était monsieur Gaillardin, mon mari.

ALFRED, avec un geste écrasant.

Votre mari, malheureuse!... (Il retourne près de la table, se verse un verre de vin de Bordeaux, porte le verre à ses lèvres, fait la grimace trouvant le vin médiocre, vide le verre, revient et reprend froidement son récit.) Quatre ans se sont écoulés; et le hasard, qui n'oublie rien, lui, ramène en France le prince russe toujours suivi de son chef d'orchestre!... Et le jeune homme fidèle retrouve la jeune fille parjure, dans une ville ridicule de ce département de Seine-et-Oise!

CAROLINE, à part.

Il ne s'en ira pas?

ALFRED.

Oh! qu'elle est belle!

CAROLINE, à part.

Il ne s'en ira pas! Oh! mais il faut qu'il parte, il le faut!

ALFRED.

Vous permettez?... ma tunique me gêne. (Il la quitte et met la robe de chambre de Gaillardin.) Comme ça, je suis mieux!... (Reprenant son récit.) En la revoyant, il se rappelle une chose; et il en oublie une autre... Ce qu'il se rappelle, c'est qu'elle a juré d'être à lui!... Ce qu'il oublie, c'est qu'elle a un mari!

CAROLINE.

Monsieur!

ALFRED.

Appelle-moi Alfred.

CAROLINE.

Mon ami!...

ALFRED, l'entourant de ses bras.

Appelle-moi Alfred et sois à moi!

CAROLINE, à part.

Mon Dieu! si Arlette?... (Haut.) Attendez!

ALFRED.

Je veux bien, mais pas longtemps!

Il va se servir à boire.

CAROLINE.

Ah! non, ne buvez plus! Vous avez assez bu comme ça!

ALFRED.

Jamais assez!... Jamais assez!... Ah! Caroline!...

TERZETTO.

ALFRED.

Si je bois un peu beaucoup,
Ça n'est pas rien que par goût;
Mais l'alcool est un confort
Pour braver les coups du sort!
Et ce point est établi,
Pour qui veut l'oubli,
Qu'une douce ébriété
Vaut l'eau du Léthé!
Si je bois un peu beaucoup,
Ça n'est pas rien que par goût!
Mais l'alcool est un confort
Qui brave le sort!

ENSEMBLE.

Par l'oubli du passé,
Tout regret soit effacé!
Par l'oubli du passé,
Tout peut être effacé!

CAROLINE.

Ah! mon Dieu! Ces voix dans l'escalier!... Des pas!... Les gendarmes peut-être?... Ils viennent chercher mon mari, et c'est vous qu'ils trouveront.

ALFRED.

Ah! Éteignez tout! Je vous sauve!

Il va à la fenêtre. Elle éteint tout. Clair de lune vif.

CAROLINE.

La fenêtre! Vous vous tuerez!

ALFRED.

Qu'importe!... (Reculant.) Vous avez raison! c'est bien haut.

Il retourne boire.

SCÈNE XII

LES MÊMES, TOURILLON, ARLETTE, LÉOPOLD.

TOURILLON.

Au nom de la loi !

Il entre.

CAROLINE.

Ah !

TOURILLON.

Entrez, Léopold !

LÉOPOLD.

Voilà, patron, voilà !

Il entre avec Arlette.

TOURILLON.

Monsieur, madame... Madame Gaillardin, je suppose ?... Désolé de vous déranger... Tourillon, le nouveau directeur de la prison (Présentant Léopold.), et mon geôlier Léopold. D'ordinaire, je laisse la besogne à mes subordonnés ; mais pour une arrestation de cette importance... j'ai tenu à venir moi-même... (A Alfred.) Quand il vous plaira, monsieur.

ALFRED, chante.

Trinquons donc ! Trinquer est doux,
Sans orgueil et sans courroux !

TOURILLON.

Je suis un peu pressé... (A part.) Le prince et les actrices qui m'attendent !

ALFRED chante.

Tin, tin, tin, tin, tin,
Goûtez ce chambertin !

TOURILLON.

Allons ! allons ! faisons vite, je vous en prie. Ma voiture est à la porte.

ALFRED, chante.

Non ! Par l'oubli du passé,
Tout regret est effacé !

LÉOPOLD.

Faut-il boucler, patron ?

TOURILLON.

Non, Léopold, il ne faut pas boucler. Monsieur comprend bien que toute résistance serait inutile !

ALFRED chante.

Trinquez donc avec nous !
Tin, tin, tin.

Il lui offre un verre.

TOURILLON.

Ne le contrarions pas ! A votre santé ! (Buvant.) Il est bon ce chambertin.

TOURILLON et ALFRED.

Quel parfum ! quel bouquet !
Pas un vin de mastroquet !
Quel parfum ! quel bouquet !
Rien du mastroquet !

TOURILLON.

Voyez, je suis parfois badin ;
Mais maintenant, suivez-moi, Gaillardin !

CAROLINE.

Lui, Gaillardin ! Éclair soudain !

ALFRED.

Moi je ne suis pas Gaillardin !
Quelle erreur est la vôtre !

TOURILLON.

Vous n'êtes pas ?...

ALFRED.

... Gaillardin ? Non !

TOURILLON.

En voilà bien d'une autre !

CAROLINE.

Mais si, monsieur, c'est votre nom.

TOURILLON.

Ici, morbleu, qui trompe-t-on ?

CAROLINE.

I

Eh ! quoi, monsieur, supposez-vous
Qu'en l'absence de mon époux,
J'aurais des rendez-vous ?
Et sans pudeur, le cœur léger,
Sous son toit voudrais-je héberger
Un jeune homme étranger ?
Cet en-cas, cet impromptu,
Tout atteste ma vertu !
De deux amants avons-nous l'air ?
Douter fut un impair ;
Et j'en appelle à votre flair,
C'est un mari, c'est assez clair !

ALFRED.

Elle a raison, c'est un impair!
Etc.

TOURILLON.

J'allais, pardieu, faire un impair!

II

CAROLINE.

C'est un mari, c'est positif!
Son abandon contemplatif
N'a rien de suggestif!
Vous l'avez vu, presque endormi,
Placide et ronflant à demi,
Le pauvre cher ami!
D'un autre aurais-je souffert
Qu'il s'endormît au dessert?
De deux amants avons-nous l'air?
Douter fut un impair;
C'est un mari, c'est assez clair!
Etc.

ENSEMBLE.

TOURILLON.

Très bien, je n'ai plus de soupçon,
Mais l'heure tarde un peu;
Donnez-vous vite et sans façon
Un gros baiser d'adieu!

CAROLINE

Un gros baiser?

ALFRED.

Un gros baiser!

TOURILLON.

Un gros baiser

CAROLINE.

Comment s'y refuser?
Va donc pour un baiser.

ALFRED.

S'il faut qu'on m'incarcère
Pour le compte de votre époux,
Donnez-moi donc, ma chère,
D'ardents baisers, des baisers fous!

TOURILLON.

Monsieur, je suis un peu pressé
Vous avez assez embrassé!

A part.

Et moi j'aurai du mal
A partir à temps pour mon bal.

CAROLINE.

Il faut nous séparer, il a raison!

ALFRED.

Encore un baiser qui dore ma prison!

CAROLINE.

Comment refuser...
ALFRED.
Un doux baiser! } *bis.*

TOUS LES CINQ.

Ne lanter { nous / nez } pas!
La voiture est en bas :
Allons! Filez!
Filons! Filez!

TOURILLON.

La volière où l'on vous attend
Est un endroit charmant;
Si bien que plus d'un habitant
S'y plaît énormément!
Et tel est même leur amour
Pour cet heureux séjour,
Que je vois chez nous, chaque jour,
Rentrer des oiseaux de retour!
Sachez vous faire une raison
Et partons en prison.

Entrent Arlette et Léopold.

Il faut partir, résignons-nous!

CAROLINE et ARLETTE.

Allons, monsieur, résignez-vous!

ALFRED.

Résignons-nous...

TOURILLON et LÉOPOLD.

Résignez-vous!

ALFRED.

Quelques baisers encore,
Épouse que j'adore!

CAROLINE.

Assez, monsieur, vous abusez!

ALFRED.

Vous me devez bien ces baisers!

ARLETTE.

C'est trop jouer son personnage!

LÉOPOLD.

Cela lui donne du courage!

TOURILLON.

Calmez cet élan conjugal!
Voici bientôt l'heure du bal!
Vite au cachot!
Chaud! chaud!

TOUS.

La volière où { l'on vous / monsieur m' } attend.
Est un endroit charmant;
Si bien que plus d'un habitant
S'y plaît énormément!
Et tel est même leur amour
Pour cet heureux séjour,
Qu'on y voit rentrer, chaque jour,
Des oiseaux de retour!

CAROLINE.

Ah! ah! Faisons-nous nos adieux!
Abrégeons! C'est le mieux,
Et partez plus crânement
Pour votre villégiature!
Oui, monsieur, depuis un moment,
Vous attend impatiemment!
Prenez vite sa voiture!
Plus d'émoi!
Et respect à la loi, à la loi!

LES AUTRES.

Il faut partir! Allons! Faites-vous vos adieux!
Abrégeons, c'est le mieux,
Et partez crânement!
On vous attend très impatiemment!

Soyez un homme en cette conjoncture,
Et sans plus de déchirement
Résignez-vous à monter dans { sa / ma } voiture.
Trop d'émoi,
Croyez-moi !
Et respect à la loi !

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez le prince Orlofsky.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLETTE, FLORA, DUPARQUET

DUPARQUET, parlant à la cantonade

Soyez tranquille, mon prince! Soyez tranquille, mon noble ami! Si ma farce ne vous amuse pas. ce ne sera pas de ma faute. (Entrent Flora et Arlette.) Ah! mesdames... oh!

FLORA.

Je vous présente ma sœur.

DUPARQUET.

Arlette!

ARLETTE.

Chut! Il ne faut pas me reconnaître.

DUPARQUET.

Ah! bon! ah! bien! Nous nous lançons?... Alors, la crémaillère du prince?... une crémaillère pour deux! Bravo!

ARLETTE.

D'abord, moi, vous savez, je veux faire du théâtre.

DUPARQUET.

Vous en ferez... et vous prenez la bonne route. Vous commencez par des relations. Mais sapristi!...

FLORA.

Quoi donc?

DUPARQUET.

Nous n'y pensions pas! Elle va rencontrer Gaillardin!

FLORA.

Si ce n'était que cela!

ARLETTE.

Savez-vous qui va venir ici, tout à l'heure?

DUPARQUET.

Vous me faites trémir.

ARLETTE.

Madame Gaillardin en personne!

DUPARQUET.

Madame Gaillardin!

ARLETTE.

Parfaitement; mais rassurez-vous elle sera masquée.

DUPARQUET.

Comment diable sait-elle?...

ARLETTE.

Ça, c'est notre affaire L'essentiel est qu'elle veut surveiller monsieur, l'intriguer sous le masque... Alors, nous avons convenu avec Flora, que madame passera pour une comtesse hongroise.

DUPARQUET.

Pourquoi hongroise?

ARLETTE.

C'est une idée qui nous est venue. (Bas, à Flora.) A cause de Monsieur Alfred. Je t'expliquerai ça !

DUPARQUET.

Ah çà! dites donc, mes enfants, ma farce se corse.

FLORA.

Ça vous contrarie?

DUPARQUET.

Non, car j'ai toujours ma chauve-souris sur le cœur. Mais au moins, avez-vous prévenu le prince?

FLORA.

Nous allons le prévenir. Viens-tu, Arlette?

ARLETTE.

Voilà! voilà! (A Duparquet.) Dites un peu que notre police est mal faite!

Elles sortent.

SCÈNE II

DUPARQUET, puis GAILLARDIN annoncé par YVAN.

DUPARQUET.

Mâtines de femmes! Madame Gaillardin ici! Décidément, ma farce se corse.

YVAN.

Il y a là un monsieur qui a une rose à sa boutonnière et qui désire parler à monsieur.

DUPARQUET.

Faites-le entrer.

YVAN.

Si monsieur veut se donner la peine d'entrer!

DUPARQUET.

Te voilà, Gaillardin! Bravo!

GAILLARDIN.

Pas Gaillardin, voyons, marquis de Valengoujar!

DUPARQUET.

C'est vrai, j'oubliais... Laissez-nous.

Sort Yvan.

GAILLARDIN.

On n'a pas encore soupé, au moins?

DUPARQUET.

Non, non, pas encore. Tu arrives des premiers.

GAILLARDIN.

Avant toutes ces dames?

DUPARQUET.

Il y en a d'arrivées déjà... d'autres qu'on attend.

GAILLARDIN.

Elles peuvent venir. J'ai ma montre. Et les messieurs? Aucun que je connaisse?

DUPARQUET.

Pas de gentilshommes campagnards. Ah! si... le baron de Villebouzin.

GAILLARDIN.

Villebouzin?

DUPARQUET.

Un homme charmant, qui habite un château à une dizaine de lieues de Paris. Tu seras enchanté de faire sa connaissance.

Il rit.

GAILLARDIN.

Pourquoi ris-tu?

DUPARQUET.

Rien. Je ne ris pas. Viens saluer le prince.

GAILLARDIN.

Le saluer! Attends un peu... Laisse-moi le temps de jeter un coup d'œil sur ma toilette! Là, regarde-moi.

DUPARQUET.

Tu t'es fait friser?

GAILLARDIN.

Oui... ça se voit?... J'ai cru devoir... Mes cheveux ne sont pas dérangés?

DUPARQUET.

Pas du tout. Tu es magnifique... Allons, viens.

GAILLARDIN.

Un instant, Duparquet... un instant... Il m'intimide, ce prince, qui doit avoir six pieds et des moustaches formidables!

DUPARQUET.

Six pieds! Des moustaches formidables! Ah çà! de qui parles-tu?

GAILLARDIN.

Eh parbleu! de ton prince russe! du prince Orlofsky.

Entre par la gauche Orlofsky.

SCÈNE III

Les Mêmes, ORLOFSKY.

ORLOFSKY, accent russe très léger.

Eh bien, cher Duparquet, vos amis se font donc attendre! (Apercevant Gaillardin.) *Bob-romi-i-vet tcher...*

DUPARQUET, présentant Gaillardin.

Monsieur le marquis de Valengoujar...

ORLOFSKY, saluant.

Oh ! marquis...

DUPARQUET.

Un de nos plus joyeux drilles... (Bas.) C'est un des deux... pour la farce que je vous ai annoncée.

ORLOFSKY.

Ah ! très bien ! (A Gaillardin.) Vous voulez bien souper avec nous, je suis enchanté. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Il remonte un peu.

DUPARQUET, à Gaillardin.

Eh bien ?

GAILLARDIN, bas, à Duparquet.

Qu'est-ce que c'est que ce petit bonhomme-là ?

DUPARQUET, stupéfait.

C'est le prince Orlofsky... celui qui nous reçoit.

GAILLARDIN, bas.

Allons donc !

DUPARQUET.

Te voilà... avec tes six pieds... et tes moustaches...

GAILLARDIN, bas.

Jamais je ne me serais figuré... (Allant au prince, avec un grand salut.) Mon prince... mon bon prince !

ORLOFSKY, redescendant.

Est-ce que vous ne voulez pas vous asseoir ?

GAILLARDIN, très troublé.

Je vous remercie... je ne suis pas fatigué... c'est-à-dire si... J'ai couru en venant... et alors...

ORLOFSKY, allant à Gaillardin.

Eh bien, asseyez-vous... (A Duparquet.) Cher monsieur Duparquet...

DUPARQUET.

Mon prince!

ORLOFSKY.

Voulez-vous, je vous prie, aller voir si ces dames sont bientôt prêtes.

GAILLARDIN, à demi-voix, à Duparquet, avec un sourire.

Ces dames?

ORLOFSKY.

Ces dames... Moi... pendant ce temps, je tiendrai compagnie à monsieur le marquis de Val... en quoi?...

Il cherche le nom.

GAILLARDIN.

...engoujar... mon prince, engoujar... marquis de Valengoujar.

ORLOFSKY, à Duparquet.

Allez tout de suite... n'est-ce pas? cher monsieur Duparquet.

DUPARQUET.

Tout de suite, mon noble ami.

Il sort.

SCÈNE IV

GAILLARDIN, ORLOFSKY.

Ils se regardent tous les deux.

ORLOFSKY.

Eh bien ! marquis ?

GAILLARDIN.

Mon prince...

ORLOFSKY.

Croyez-moi, je vous prie... Je suis tout à fait aise de souper avec vous... vous avez une physionomie...

GAILLARDIN, confus.

Vous me flattez.

ORLOFSKY.

Vous êtes candide... Je suis sûr...

GAILLARDIN, se révoltant.

Vous dites ?... comment ?... Je suis candide ?

ORLOFSKY.

Si fait ! Vous autres Français, vous êtes candides... seulement vous mettez de l'amour-propre à ne pas vouloir en convenir.

GAILLARDIN, à lui-même, très piqué.

Candide ! candide !

LE PRINCE.

Voulez-vous que nous prenions un peu de vin de Madère ?

GAILLARDIN.

Avec le plus grand plaisir, mon prince, avec le plus grand plaisir !

ORLOFSKY.

Cela vous donnera de l'appétit.

GAILLARDIN.

Oh ! moi ! je n'ai pas besoin de vin de Madère pour avoir de l'appétit.

ORLOFSKY.

Vous êtes bien heureux... moi aussi, j'avais un très bon estomac... autrefois... mais maintenant, je n'ai plus ni appétit, ni estomac... (D'un air dégagé.) Je n'ai plus rien, plus rien du tout.

GAILLARDIN, stupéfait.

Ah bah !

ORLOFSKY, à Yvan.

Yvan, *dai-tié nann boutouikou mader sœka*, *vo*.

YVAN, s'inclinant.

Oui, monseigneur.

Il sort.

ORLOFSKY, à Gaillardin.

Plus rien du tout, absolument !... Et vous ?

GAILLARDIN.

Moi... j'ai encore de l'appétit. Et puis, je vais vous dire... ce qui fait qu'à la rigueur, je n'aurais pas besoin de vin de

Madère, aujourd'hui... c'est que je n'ai pas dîné. Je tenais à faire honneur à votre souper.

ORLOFSKY, riant légèrement.

C'est fort aimable.

GAILLARDIN, troublé sous le regard du prince.

Je n'ai touché à rien, et cependant le menu était superbe... il y avait d'abord un gigot ; et puis un perdreau, pas un petit, un gros ; après, une hure aux pistaches, et pas une de ces hures... non ! une vraie hure ! (A part, tout à fait troublé.) Qu'est-ce que je dis, moi ? Il m'interloque, ce prince de dix-huit ans !

ORLOFSKY.

Ne soyez donc pas gêné comme vous êtes... Pourquoi êtes-vous gêné ?

GAILLARDIN.

Mais, mon prince, je ne suis pas...

ORLOFSKY.

Commencez donc de boire pour vous mettre à votre aise !

GAILLARDIN.

Mon prince !

ORLOFSKY.

Faites comme moi, tenez ! *Za - va - ché, zda - rov i - ié.*

Il avale coup sur coup deux ou trois verres.

GAILLARDIN.

Oh !

ORLOFSKY.

Eh bien ?

GAILLARDIN, buvant à son tour.

Voilà, prince, voilà!

ORLOFSKY.

Encore!... Là, je suis sûr que maintenant vous êtes moins gêné.

GAILLARDIN.

Comment donc, prince, je ne suis plus gêné du tout, je me sens au contraire tout...

ORLOFSKY.

Ah!

GAILLARDIN.

Oui... oui... tout...

ORLOFSKY.

Vous êtes bien heureux... J'ai été comme vous, autrefois... mais maintenant... *Pra-stschaï-tié.*

GAILLARDIN.

Ah bah!

COUPLETS.

ORLOFSKY.

I

Je fais la fête assurément,
Mais point par agrément!
Pour le plaisir je suis sans goût;
L'ennui me suit partout.
J'en ai tant vu, pour mon malheur,
Et de toute couleur!

Dans la splendeur de ce palais
J'ai le spleen des Anglais !
Mais si d'ailleurs je ne fais pas
Honneur à mes repas,
Je veux des invités joyeux,
Qui sablent mon vin vieux;
Et s'amusant à ce gala,
S'en fourrent jusque-là !
Voilà mon gentilhomme !
Ayez bon appétit et buvez sec surtout !
Moi, mon souper m'assomme,
Chacun a son goût.

II

Vous allez voir, choix merveilleux,
Briller les plus beaux yeux !
Des cheveux noirs, des cheveux roux,
Dont les hommes sont fous !
Des mains, des bras, des pieds, des seins,
Qui damneraient les saints !
Et, d'un mot vous m'aurez compris,
Les reines de Paris !
Mais si d'ailleurs je ne suis pas
Sensible à leurs appas,
Je veux des invités joyeux,
Flirtant à qui mieux mieux,
Et qui parmi nos Dalila
S'en fourrent jusque-là.
Voilà, mon gentilhomme !
Frôlez et cajolez et fourragez partout !
Moi, le baiser m'assomme,
Chacun a son goût.

GAILLARDIN, à part.

Ça n'est pas possible. Qu'est-ce qu'il a fait de sa bonne ?

SCÈNE V

LES MÊMES, DUPARQUET, puis FLORA, ARLETTE et D'AUTRES INVITÉS.

ORLOFSKY.

Eh bien ! mon cher Duparquet, ces dames ?

DUPARQUET.

Les voici, mon noble ami, les voici. Il y a déjà quelques personnes d'arrivées.

YVAN, annonçant.

Lord Murray... Miss Maud... Le chevalier Carinoni... La signora Ninetta... Mesdemoiselles Georgina, Rose et Adèle... S. E. Ali-Bey... Le capitaine Toto... La Señora Conchita... S. A. Ramosin...

GAILLARDIN, reconnaissant Arlette.

Oh ! Ah çà ! j'ai la berlue !

DUPARQUET.

Qu'y a-t-il ?

GAILLARDIN.

Arlette ! c'est Arlette !

DUPARQUET.

Qui ça ? Arlette ?

GAILLARDIN.

Ma femme de chambre !

ORLOFSKY.

Qu'est-ce que vous dites donc déjà ? Vous divaguez, marquis ! Madame est la petite Folle-Avoine, du second quadrille de l'Opéra; et mademoiselle est sa sœur, mon amie très chère... Flora de Sainte-Esplanade.

GAILLARDIN.

Pardonnez-moi, mon prince... mais je jurerais... j'aurais juré...

ORLOFSKY.

Vous auriez eu tort, marquis... Ah ! que voilà donc un incident regrettable !

GAILLARDIN.

Prince ! je suis désespéré ! Expliquez à ces dames que c'est le madère... j'ai trouvé... C'est la faute du madère !

ARLETTE.

N'importe, c'est d'une impertinence !...

ORLOFSKY.

...Qui demande une réparation exemplaire ! (Musique.) Mesdames, messieurs!

TOUS.

Qu'y a-t-il ?

ORLOFSKY.

Venez et faites honte
A cet hôte incivil !

DUPARQUET.

Quelle gaffe à ton compte !

TOUS.

Quoi donc? Quoi donc? Qu'arrive-t-il?

ORLOFSKY.

Marquis, c'est ébouriffant!
Vous froissez la belle enfant,
Ou bien vous badinez?

TOUS.

Comment ça?

DUPARQUET.

Devinez?

ARLETTE.

Monsieur me prend, et c'est exquis,
Pour une chambrière!

TOUS.

Oh! oh! oh! oh! oh! Monsieur le Marquis!
Oh! oh! oh! oh!

ORLOFSKY.

C'est ce qui s'appelle, à Paris,
Avoir courte visière.
Quel malappris!

DUPARQUET.

Quel malappris!

TOUS.

Quel malappris!

GAILLARDIN.

La ressemblance m'a surpris!

TOUS.

Quel malappris! Quel malappris!

GAILLARDIN.

Et dame ! je m'y suis mépris.

ARLETTE.

I

Pour un marquis de si bel air,
C'est avoir peu de flair !
Croyez-moi, mon cher, à l'occasion,
Mettez votre lorgnon !
Vous verrez mieux ceci, cela,
Ce peton-ci, cette main-là,
Cette ample chevelure,
Ce galbe, cette allure.
Ces épaules de neige et ces bras faits au tour,
Qui fleurent le salon et point la basse-cour !
C'est fin tout ça, frais et mignon !
Mettez pour voir votre lorgnon !
A vos dépens on s'esclaffe !
Ah ! ah ! ah !
Vous avez fait une gaffe !
Ah ! ah ! ah !

TOUS.

Quelle gaffe...
Etc.

ARLETTE.

II

Mais un soupçon me vient soudain :
Peut-être, affreux gredin,
Cette soubrette-là que vous voyez partout,
Est-elle à votre goût ?
On connaît des maîtres galants
Qu'allument les tabliers blancs !
Et si monsieur fourgonne
Dans la jupe à sa bonne,

Il n'est pas surprenant que d'un profil exquis
L'image flotte autour de monsieur le marquis !
Notre ballet, ceci se voit,
N'est pas celui que monsieur croit.

On s'esclaffe
Etc.

GAILLARDIN.

Mais puisque je vous fais mes excuses !... Voyons, petite Folle-Avoine, toutes mes excuses !

ARLETTE.

Mon cher, je n'ai qu'une chose à vous dire : vous me paierez ça.

On rit et l'on commence à sortir.

GAILLARDIN.

Folle-Avoine ! voyons, Folle-Avoine !

ORLOFSKY, à Arlette.

Faites-moi donc déjà, je vous prie, l'honneur d'accepter mon bras.

GAILLARDIN.

Son bras !... Mon prince... (Ils sortent. A Duparquet.) Mais enfin, tu la connais, toi, Arlette. Avoue qu'elle lui ressemble.

DUPARQUET.

De très loin... un faux air !

GAILLARDIN.

Alors, c'est le madère ! Décidément, c'est le madère. (En sortant.) Folle-Avoine ! Mon bon Prince !

SCÈNE VI

DUPARQUET, puis YVAN, puis TOURILLON, puis GAILLARDIN.

DUPARQUET.

Eh bien, et l'autre? Est-ce qu'il ne va pas venir? Ma farce serait manquée et ce serait dommage. (A Yvan qui paraît.) Quelqu'un pour moi? Faites entrer vite. (Entre Tourillon.) Arrivez donc, je vous attendais avec une impatience, mon cher Tourillon!

TOURILLON.

Ne m'appelez donc pas Tourillon... Villebouzin, puisque nous sommes convenus... Quelle piteuse figure ferait ici le nouveau directeur de la prison de Pontoise!

DUPARQUET.

Eh bien, Villebouzin, comment arrivez-vous si tard?

TOURILLON.

Je ne suis à Pontoise que depuis quelques heures... et j'ai dû tout d'abord m'occuper d'une affaire.

DUPARQUET.

Sérieuse?

TOURILLON.

Excessivement sérieuse.

DUPARQUET.

Quoi donc, hé ! Racontez-moi ?...

TOURILLON, très grave.

Duparquet, vous connaissez mes principes : au sein de mes fonctions, jamais je ne songe à mes plaisirs... au sein de mes plaisirs, jamais je ne parle de mes fonctions.

DUPARQUET.

Je ne demande plus rien.

TOURILLON, changeant de ton.

Et cette fête sera-t-elle un peu... hein ? Vous m'avez dit qu'il y aurait des dames.

DUPARQUET.

Il y en a.

TOURILLON.

Et des dames ohe, ohé

DUPARQUET.

Assez !

TOURILLON.

Jamais assez !

DUPARQUET.

Vous allez loin.

TOURILLON.

Obligé d'être austère, vous comprenez... la sévérité à laquelle me condamne ma position... quand je suis lancé, je me dédommage.

DUPARQUET.

Allons ! allons ! un autre Valengoujar.

TOURILLON.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUPARQUET.

Le marquis de Valengoujar... un riche propriétaire des environs... Vous serez, je suis sûr, enchanté de le connaître... et le voici justement.

GAILLARDIN, entrant.

Je te cherchais, Duparquet. Oh ! un nouveau venu.

TOURILLON, à part.

Il est très bien !

DUPARQUET.

Mon ami, le baron de Villebouzin. Villebouzin... le marquis de Valengoujar.

TOURILLON, s'inclinant.

Monsieur le marquis !

GAILLARDIN, même jeu.

Monsieur le baron !

TOURILLON.

Duparquet était en train de me parler de vous dans des termes...

GAILLARDIN.

Il m'a fait de vous un éloge !... Vous habitez à quelques lieues ?

TOURILLON.

Moi?

DUPARQUET, soufflant à Tourillon.

A une dizaine de lieues.

TOURILLON.

Oui, par là, vers la droite.

GAILLARDIN.

Tout comme moi, à une dizaine de lieues... par ici... vers la gauche.

TOURILLON.

Rien d'étonnant alors, à ce que nous ne nous soyons pas rencontrés jusqu'à présent.

GAILLARDIN.

Mais à l'avenir...

TOURILLON, allant à Gaillardin.

Je l'espère, quant à moi...

GAILLARDIN.

Certainement, ce ne sera pas de ma faute, si...

Rire étouffé de Duparquet.

TOURILLON.

Qu'est-ce que vous avez à rire, Duparquet?

DUPARQUET.

Moi, rien, je pense à ces dames.

TOURILLON, à Gaillardin.

Vous les avez vues, marquis?

GAILLARDIN.

Baron, vous les verrez.

TOURILLON, avec un coup de coude.

Je suis bien sûr que déjà...

GAILLARDIN.

Chut!

TOURILLON.

Je l'aurais parié.

GAILLARDIN.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que (Avec élan.) je suis électrisé... et puis, j'ai ma montre.

TOURILLON, à Duparquet.

Il est charmant!

GAILLARDIN, à Duparquet.

Il me plaît beaucoup. (Duparquet riant aux éclats se laisse tomber sur le canapé.) Qu'est-ce que vous avez encore?

DUPARQUET.

Pardonnez-moi, je ne peux pas m'empêcher...

TOURILLON.

Rien de joyeux comme Duparquet!

GAILLARDIN.

Je sais bien, sa présence amène la gaieté. Mais enfin je voudrais savoir le motif?

DUPARQUET.

Là, je ne ris plus... (Il se lève.) Où est mon noble ami?

GAILLARDIN.

Ton noble ami, c'est-à-dire notre noble ami, car c'est mon noble ami à moi aussi maintenant!

DUPARQUET.

Où l'as-tu laissé?

GAILLARDIN.

Au milieu de ses invités... Allons le rejoindre.

TOURILLON.

Allons! Mais avant, marquis!

GAILLARDIN.

Baron!

TOURILLON.

De tout notre cœur!

GAILLARDIN.

Et de toutes nos forces!

TOURILLON.

Dès le premier moment vous m'avez plu!

GAILLARDIN.

Et à moi donc! Ça a été un coup... je vous ai vu... pat! Vous m'aviez charmé.

TOURILLON.

De tout notre cœur!

GAILLARDIN.

Et de toutes nos forces!

TOURILLON, à Duparquet.

Je n'ai jamais rencontré d'homme plus séduisant!

Les portes s'ouvrent. Irruption des invités.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ORLOFSKY, FLORA, ARLETTE, etc.
VALETS avec des rafraîchissements.

LE CHŒUR.

Folle nuit de plaisirs !
Enchantement et merveille !
Jusqu'à l'aube vermeille
Contentons tous nos désirs !
On croirait vraiment, loin des ennuis,
Vivre, par tant d'attraits séduits,
Un conte des mille et une nuits !
C'est charmant, amusant,
Élégant, ravissant,
Entraînant, éclatant,
Renversant !
Folle nuit de plaisirs !
Ce bal est une merveille !
Jusqu'à l'aube vermeille
Contentons tous nos désirs !

INVITÉS.

Champagne ?

INVITÉS.

Exquis sur ma foi !

INVITÉS.

Orangeade !

INVITÉS.

Un souper de roi.

INVITÉS.

Punch et glaces!

INVITÉS.

Moi!

INVITÉS.

Bavaroises?

INVITÉS.

Merci.

INVITÉS.

Un sorbet par ici!

INVITÉS.

Sorbets pour nous aussi!

PLUSIEURS.

Voilà! voici!

D'AUTRES.

Grand merci!

D'AUTRES.

Nous aussi!

TOUS.

Quand passe l'heure du plaisir,
Le sage au vol sait la saisir;
Il n'a qu'un but et qu'un désir :
Le plaisir!
Sans tarder et sans choisir,
Soyons ce soir tout au plaisir!
Un seul but, un seul désir :
Le plaisir!

ORLOFSKY.

Oui, mesdames, oui, nous ne sommes que deux Parisiens qui ayons des salles de fêtes comme celle-là : Sa Majesté l'Empereur aux Tuileries, et moi, aux Champs-Élysées.

DUPARQUET.

Mon Prince... le baron de Villebouzin. (Bas.) L'autre pour la farce que je vous ai dite.

ORLOFSKY.

Je suis enchanté, mon cher Ville... Ville quoi ?

TOURILLON.

Bouzin... (A Gaillardin.) C'est ça, le prince ?

GAILLARDIN.

C'est ça.

TOURILLON.

A quelle heure couche-t-on les enfants en Russie

ORLOFSKY, présentant.

Madame de Sainte-Esplanade.

TOURILLON, à Gaillardin.

Madame...

DUPARQUET, bas.

La princesse du jour.

ORLOFSKY.

Anita de Folle-Avoine.

TOURILLON.

Madame.

ARLETTE.

Baron, votre servante.

GAILLARDIN, bas, à Tourillon.

Ne lui dites pas qu'elle ressemble à ma bonne; vous vous feriez une affaire !

TOURILLON, à part.

Qu'est-ce qu'il a ?

ORLOFSKY.

Miss Maud ; Toto la Trompette, autrement dit le Joli Capitaine.

TOURILLON.

Madame.

GAILLARDIN.

Capitaine ! (A part.) Je suis de plus en plus électrisé.

ORLOFSKY.

Enfin, toutes ces dames ! Yvan, l'orchestre est-il à son poste ?

YVAN.

Oui, monseigneur; mais on ne sait pas ce que monsieur Alfred, le chef d'orchestre, est devenu ?

ORLOFSKY.

Allons donc !

YVAN.

Il est sorti à cinq heures. Depuis il n'a pas reparu.

GAILLARDIN.

Quelque histoire de femme, sans doute ?

Il rit.

ORLOFSKY.

Il est si passionné, monsieur Alfred !

DUPARQUET.

On ne l'attendra pas pour souper, prince ?

ORLOFSKY.

Lui, non, mais nous attendrons la comtesse.

TOUS.

Une comtesse ?

ORLOFSKY.

Oui, mesdames, la comtesse Katinka... une grande dame hongroise, qui veut voir de près la fête parisienne.

DUPARQUET.

Voir, sans être vue. Elle a demandé à ne pas quitter son loup.

ORLOFSKY.

Et j'ai promis, de votre part, qu'aucune indiscrétion...

TOUS.

Mais certainement, certainement...

GAILLARDIN.

Le marquis de Valengoujar est homme du monde.
Le baron de Villebouzin en est un autre.

ORLOFSKY.

Paraît Caroline avec un loup, le prince va à elle et l'amène à l'avant-scène.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

O lointain séjour,
Où triste et sans trêve,
S'en va mon rêve,
La nuit, le jour!
Vertes campagnes,
Neigeuses montagnes,
Ciel de saphir,
A vous mon souvenir!
Cher pays mystérieux,
Près du cœur, si loin des yeux,
Toujours de tes czardas j'entends l'écho joyeux!
Hélas! quand reviendra-t-il le jour,
L'heureux jour du retour?
Au seul penser du doux revoir,
Mon cœur bat d'espoir!
Loin de mon beau pays, que pas un n'égala,
Le sort m'exila!
Cher pays mystérieux,
Près du cœur, si loin des yeux,
Toujours de tes czardas j'entends l'écho joyeux!
Toujours j'entends l'écho joyeux!
Ah! sonne la czardas,
Chacun est prêt déjà!
Et vite, à sa voix,
Voici les Hongrois!
Brunette à l'œil si noir,
On dansera ce soir!
Un beau cavalier
Viendra te prier!
Ah!

Mais c'est le clairon !
Hardi, fier escadron !
Le sabre à la main bravant le trépas,
Hussard hongrois, vole aux combats !
Et puis la paix suit la guerre,
Prends ton verre
Et bois
A pleine cruche, à pleine voix,
Porte un toast au pays hongrois !
Ah!
Sonne la czardas
Chacun est prêt déjà,
Et vite à sa voix,
Debout les Hongrois !

TOUS.

Bravo ! bravo !

GAILLARDIN.

Non, mais est-elle assez hongroise, cette comtesse ? hein ? Villebouzin ?

TOURILLON.

Ah ! on peut dire qu'elle signe son anonymat du cachet de sa musique nationale.

ORLOFSKY.

Permettez-moi, comtesse, de vous présenter les privilégiés qui souperont à votre table... Mon noble ami, le baron de Villebouzin ?

TOURILLON, esquissant un pas hongrois.

Comtesse !... (A part.) C'est un rien, mais ça doit la flatter !

ORLOFSKY.

Mon autre noble ami, le marquis de Valengoujar.

GAILLARDIN.

Comtesse ! (A part.) Elle a une race !

CAROLINE.

Marquis de Valengoujar !... un grand nom de France !

GAILLARDIN, modeste.

Grand !... Grand !... il n'y a que quatre syllabes.

CAROLINE.

Je suis enchantée de cette présentation.

GAILLARDIN.

Et moi donc, comtesse, et moi donc ?

ORLOFSKY.

Duparquet, pendant qu'on dresse le souper, demandez à l'orchestre une polka.

DUPARQUET.

Oui, mon prince, j'y cours !

CAROLINE.

Est-ce que vous polkerez, marquis ?

GAILLARDIN.

Si vous voulez m'accepter pour cavalier, comtesse ?

CAROLINE.

Je vous accepte avec plaisir.. mais si vous le voulez bien, nous causerons cette polka.

GAILLARDIN.

Ah ! comtesse ! comtesse !... (A part.) C'est le grand nom de France qui fait son effet !

ORLOFSKY.

Messieurs, enlacez vos dames.

L'orchestre attaque une polka.

POLKA chantée.

Aux gais appels de la polka
Jamais danseuse ne manqua!
Mais comme il bat son petit cœur,
Sous l'étreinte de son polkeur!
Polkez gaiement, couples mêlés,
Doigts enlacés, cheveux frôlés;
L'amour en un joyeux fracas
Conduit l'orchestre des polkas!
Pour vous prendre au trébuchet,
Sur l'estrade
En embuscade,
Le dieu malin se cachait,
Avec son arc pour archet.

Aux gais appels de la polka,
Etc.

Sortie générale.

SCÈNE IX

CAROLINE, GAILLARDIN.

GAILLARDIN, à part.

Je ne dirai pas que je ne suis pas un peu ému! Dame!... C'est ma première comtesse... Bah! pour une fois! D'autant plus qu'à Pontoise, on n'a presque jamais d'occasions.

CAROLINE, à part.

A nous deux, sacripant!

GAILLARDIN, à part.

Ma foi! tant pis. Je vais tout de même essayer le coup de la montre!... Ça m'a réussi avec toutes les autres femmes... ça me réussira peut-être avec une comtesse hongroise.

Il la fait sonner.

CAROLINE.

Ah! Qu'est-ce que c'est que ça!

GAILLARDIN.

C'est mon chronomètre (Fait sonner.), ma montre à répétition...

Fait sonner.

CAROLINE, à part.

Quelle idée! (Haut.) Vous permettez? (Elle la regarde, sans qu'il lâche la chaîne accrochée à son gilet.) Elle est très belle! Je parie que c'est un cadeau de votre femme?

GAILLARDIN.

Ma femme! Ah! là là... Il faudrait pour cela que je fusse marié!...

En se dégageant, il reprend sa montre.

CAROLINE.

Et vous n'êtes pas marié?

GAILLARDIN.

Ah! non, alors! vous ne le voudriez pas!

CAROLINE, à part.

Ah! gredin, si je pouvais te confisquer ta montre...

GAILLARDIN.

Je suis libre... comme l'oiseau.

CAROLINE.

A la bonne heure... je pourrai vous revoir...

GAILLARDIN.

Je crois bien.

CAROLINE.

Demain? Voulez-vous?

GAILLARDIN.

Ah! non, pas demain... j'ai un rendez-vous demain!

CAROLINE.

Un rendez-vous?

GAILLARDIN.

Rassurez-vous, jalouse!... Un petit rendez-vous d'affaire... qui me retiendra huit jours.

CAROLINE.

Tant que ça!

GAILLARDIN.

Oui, c'est beaucoup... mais aussi pourquoi remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même!

CAROLINE, à part.

Brigand! attends un peu.

DUETTO.

GAILLARDIN.

L'aventure est divine!
La démarche d'une ondine,
La peau douce, la main fine
Et le joli pied qu'elle a,
L'adorable Katinka!

CAROLINE.

Le coupable pateline,
C'est une autre qu'il câline,
Mais prends garde! Caroline,
Pour te pincer, se voila
Sous le loup de Katinka! *(bis.)*

GAILLARDIN.

Trop coquette ou trop modeste,
Pourquoi garder ce loup?
Ce qu'on voit, de voir le reste
Bel ange, donne le goût!

CAROLINE.

Aux faveurs que monsieur brigue
Le bon ton met son veto!
De ce loup qui vous intrigue
Respectez l'incognito!
Le coupable pateline,
C'est une autre qu'il câline,
Mais prends garde! Caroline
Saura dire : Halte-là!
Que la chance me protège
Et qu'il tombe dans le piège,
Caroline démasquera Katinka!

ENSEMBLE

GAILLARDIN.

Elle n'ose, j'imagine!
Ma divine,
Halte-là!
Je veux voir la beauté qui m'ensorcela!
La coquette à son piège
Avant longtemps se prendra;
Et voilà
Ce qu'on gagne à ce jeu-là!

CAROLINE.

Ah! quel trouble au cœur ressens-je!
Est-ce grave... ou n'est-ce rien?

GAILLARDIN.

Vous vous trouvez mal, bel ange,
Moi qui vous trouve si bien!

CAROLINE.

Mais en pareille rencontre,
Il faut, m'a dit mon docteur,
Sur les tic-tac d'une montre,
Régler les tic-tac du cœur!

GAILLARDIN.

Faisons donc, ô volupté!
Ce qu'a dit la Faculté.

CAROLINE.

Eh bien! marquis, en vous j'ai foi :
La montre en main, comptez sur moi.

GAILLARDIN.

1. 2. 3. 4...

CAROLINE.

5. 6. 7. 9...

GAILLARDIN.

Non! 8 déficit;
Car après 7 on compte 8!

CAROLINE.

Je calcule si mal, marquis, changeons de rôle!

GAILLARDIN.

Eh! quoi,
Moi?

CAROLINE.

Oui, du contrôle
A vous l'honneur!
Consultons donc, de peur d'erreur,
Moi votre montre et vous mon cœur!
Voulez-vous bien compter pour moi?

GAILLARDIN.

Tiens! je vous crois!

CAROLINE.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 30, 40, 50, 60, 80, 100.

GAILLARDIN.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. Hop! hop! hop! hop!
Pristi! quel galop!
6, 7, 8, 9, 10, 20, 100. Hop! au galop!
1.000, 1.500.

CAROLINE.

On n'en est pas si loin, pardon!

GAILLARDIN.

Moi, j'en suis bien plus loin!

CAROLINE.

Non! non!

GAILLARDIN.

J'en suis au demi-million!
Un mot et j'arrive au million!

CAROLINE.

En calcul, je vous en remontre!

GAILLARDIN.

On n'est qu'un docteur de rencontre!

CAROLINE.

D'ailleurs, j'accepte votre montre!

GAILLARDIN.

Comment savoir l'heure qu'il est,
S'il vous plaît?

CAROLINE.

Surprise charmante!

GAILLARDIN.

Je suis refait!

CAROLINE.

Votre offre m'enchante!

Ah! ah! ah!

GAILLARDIN.

La perfide va peut-être,
Riant de son rire traître,
Sans peur de me compromettre,
S'adjuger mon chronomètre!
... Ma pauvre montre, s'il vous plaît?
Je suis refait!
Prière et reproche, en effet,
Ah! rien n'y fait!
C'est comme si l'on flûtait!
Aïe! aïe! aïe! aïe! Et plus tard, à Caroline
Comment sucrer la praline?
Mon chrono... problème ardu?
Je l'ai perdu!
Perdu!

GAILLARDIN, à part.

Avec tout ça, elle a gardé ma montre! Elle va bien, la noblesse du Danube.

SCÈNE X

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES.

Tous rentrent sur la reprise de l'ensemble.

ORLOFSKY.

Et maintenant à table !

TOUS.

A table !

DUPARQUET.

A table, Villebouzin, à table, Valengoujar !

Trois heures sonnent.

TOURILLON.

Trois heures du matin ! J'ai deux heures devant moi.. allons-y.

GAILLARDIN.

Trois heures du matin ! J'ai deux heures devant moi ! Et après ça, huit jours pour me remettre... je vais m'en flanquer pour mes huit jours.

FLORA, éclatant de rire.

Duparquet, soyez sage !

DUPARQUET.

Écoutez-moi, je ne m'engage pas à vous faire pouffer pendant le souper...

MISS MAUD.

Il est pourtant bien amusant, monsieur Duparquet.

DUPARQUET.

Mais après, par exemple...

TOURILLON.

Après ?

DUPARQUET.

Vous verrez !

GAILLARDIN.

C'est une allusion à cette fameuse farce que tu prépares...

DUPARQUET.

Peut-être bien ?

GAILLARDIN.

Eh bien, moi, je te fais un pari... je te parie un punch, que ta farce ne sera pas aussi drôle que celle que je t'ai faite, il y a quatre ans.

DUPARQUET.

Je tiens le pari.

TOUTES.

Bravo ! Bravo !

GAILLARDIN.

Ces dames et messieurs seront juges.

ORLOFSKY.

A la bonne heure ! Mais pour pouvoir juger, il faudrait la connaître, cette farce.

GAILLARDIN.

Duparquet, faut-il la dire ?

DUPARQUET.

Va ! va !

GAILLARDIN.

Ah ! c'est que cette farce-là, mon prince... je ne sais pas comment vous les faites à Saint-Pétersbourg, dans les steppes de votre Russie... Mais celle-là... C'était il y a quatre ans... Duparquet était déjà notaire à Pontoise. Moi, je n'étais pas encore marié...

CAROLINE, avec éclat.

Vous êtes marié ?

GAILLARDIN.

Moi... non... c'est-à-dire... oui !

TOTO.

Pourquoi tu l'as pas dit ?

ORLOFSKY.

La marquise va bien ?

GAILLARDIN.

Quelle marquise ?

DUPARQUET, faisant des signes à Gaillardin.

Ta femme, parbleu !

TOUS.

Votre femme !

CAROLINE.

La marquise de Valengoujar !

GAILLARDIN.

Ah ! oui, très bien, je vous remercie...

CAROLINE.

Et elle est jolie, la marquise ?

GAILLARDIN.

Jalouse ! Non, elle n'est pas jolie... mais elle est laide !

CAROLINE, à part.

Tu me le paieras !

GAILLARDIN.

Donc, nous apprenons, Duparquet et moi, qu'il va y avoir un bal costumé à Beauvais.

ORLOFSKY.

Qu'est-ce que c'est que ça, Beauvais ?

GAILLARDIN.

Le chef-lieu du département de l'Oise !

TOURILLON, à Gaillardin.

Jolie ville, Beauvais !... Par exemple, la prison est mal tenue... il faudrait là un homme.

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que tu dis ?

TOURILLON.

Rien... rien...

GAILLARDIN.

Tu as parlé de prison ?

TOURILLON.

Mais non, mais non... à propos de quoi aurais-je parlé de prison ?... Continue !

TOUS.

Oui, oui, continuez !

GAILLARDIN.

Duparquet et moi, nous prenons le train ; nous arrivons à Beauvais, nous allons chez un costumier... Je choisis pour moi un costume espagnol du temps de Philippe-Auguste.

ARLETTE.

Nom d'un bonhomme ! Comme ça devait bien vous aller !

GAILLARDIN.

Ça ne m'allait pas mal, en effet ! Duparquet lui se déguise en chauve-souris.

TOUS.

En chauve-souris ?

Rires.

GAILLARDIN.

Oui..., il était cousu dans une peau brune... avec de grandes ailes et des oreilles énormes...

ORLOFSKY.

Un notaire ! Quelle épouvante !

GAILLARDIN.

Après le bal, je lui offris à souper, je le grisai abominablement, et je le reconduisis au chemin de fer, toujours en chauve-souris. Le chef de train, que j'avais soudoyé, ne le réveilla qu'à Pontoise ; et voilà comment, pour rentrer chez lui, Me Duparquet fut obligé de traverser la moitié de la

ville en chauve-souris, avec de grandes ailes et des oreilles énormes !... Ça ne lui a pas fait tort, parce que dans le pays on aime à rire... mais ça ne fait rien, on en a parlé !... Voilà ma farce !

TOUS.

Très drôle ! Bravo !

GAILLARDIN.

Voilà ma farce et quelle que soit la tienne, je parie qu'elle ne vaudra pas la mienne.

DUPARQUET.

Nous verrons, mon Dieu, nous verrons.

GAILLARDIN.

Enfin, tu tiens le pari ?

ORLOFSKY.

C'est moi qui le tiens, Valengoujar, et nous allons l'arroser de champagne.

TOUS.

Ah ! Bravo ! bravo !

FINALE.

ORLOFSKY.

I

Versez-nous le Champagne !
La la la la !
Vrai vin de cocagne !
La la la la !

Qu'un autre aime la guerre,
Au lauriers je préfère
Cette mousse légère
Qui sourit dans mon verre!
Buvons! Buvons!
Si l'exemple vous gagne,
Qu'un tutti m'accompagne!
Buvons au roi Champagne!

TOUS.

Buvons! Buvons!

ORLOFSKY.

Sa Majesté Champagne est roi!
Rangeons-nous sous sa loi,
Vive le Champagne!
Le Champagne est roi!

REPRISE EN CHŒUR.

II

GAILLARDIN.

Sans distinguer les marques,
Tra la la la,
Fêtons nos monarques!
La la la la!
Quelle que soit la côte,
Qui s'abstient est en faute,
Et que le bouchon saute
En l'honneur de notre hôte
Buvons!
Du fond de ma province,
Il fallait que je vinsse
Toaster à vous, mon Prince!
Sa Majesté Champagne est roi!
Etc.

III

ARLETTE.

Vidons la coupe où jase...
La la la la !
Le flot de topaze !
La la la la !
Le Champagne stimule
L'ardeur qui capitule ;
Mieux que toute pilule,
C'est l'élixir d'Hercule !
Buvons ! Buvons !
De votre courtoisie
Prince, on vous remercie,
Et vive la Russie !

TOUS.

Buvons ! Buvons !

ARLETTE.

Sa Majesté Champagne est roi !
Etc.

GAILLARDIN.

A ta santé ce verre-ci !

TOURILLON.

Merci ! merci ! merci ! merci !
A ta santé, je bois aussi.

GAILLARDIN.

Merci ! merci ! merci ! merci !

DUPARQUET.

A vous deux, nous buvons tous ici.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah ! merci ! merci !

DUPARQUET.

Un mot encor, très spirituel !

TOUS.

Et lequel ?

DUPARQUET.

Messieurs, tant d'accord entre vous brille,
Qu'il semble voir une seule famille !
De la parenté donc goûtant les douceurs,
Soyons-nous chacun frères et sœurs !

ORLOFSKY.

Le couvent... ou l'arche de Noé !

TOUS.

Tous frères et sœurs ! ohé !

GAILLARDIN.

Cessez, joli masque, vos froideurs !

CAROLINE.

A qui m'embrasse
Je ferai grâce !

DUPARQUET.

Or donc, vous tous et le verre en main,
Chantez encor mon joyeux refrain !
O douceur
D'être frère, d'être sœur !
On est, c'est évident,
Tous fils d'Adam !
O douceur
D'être frère, d'être sœur !
On peut dire « tu » gentiment,
S'aimer tendrement,
Et devant le monde
S'embrasser à la ronde.

Ah! un baiser! Et puis « tu », gentiment!
Tendrement!
La, la, la!

TOUS.

O douceur...
Etc.

CAROLINE.

Assez chanter ainsi!
A son tour chacun ici,
Avec sa chacune
En bonne fortune,
Voudrait, je crois, danser aussi!
Allez! Valsez!
Couples enlacés!
Valsez gaîment, valsez!

TOUS.

Tendrement enlacés,
Valsez!
Valsons gaîment, pressés deux à deux!
Doux entretiens et discrets aveux,
Que de péchés charmants et mignons
La valse emporte en ses tourbillons!

GAILLARDIN.

Mon cœur est à toi! baron!

TOURILLON.

Marquis, le mien sympathise!

ORLOFSKY, CAROLINE et DUPARQUET.

Au retour à la prison,
Quelle sera leur surprise

TOUS.

Valsons gaîment pressés deux à deux...
Etc.

CAROLINE.

Ne demande pas à voir mes traits!
A leur seul aspect tu frémirais.

GAILLARDIN.

Ah! ah! ah! ah! tu ris de moi?
Frémir, pourquoi?
Ton loup ne me fait pas peur!

ARLETTE, ORLOFSKY et FLORA.

Ah! ah! ah! ah! quel séducteur!

TOUS.

Son loup ne lui fait pas peur,
C'est un séducteur!

ARLETTE.

Or ça, marquis, as-tu du cœur?

ORLOFSKY.

Enlève ce masque... à l'abordage!

TOUS.

Il a peur! Il a peur!

GAILLARDIN.

Vous allez voir mon courage!
Le loup ne me fait pas peur!

CAROLINE.

Rien que de voir mon visage,
Tremble, tu mourrais d'effroi!

GAILLARDIN.

Tu crois te moquer de moi!

TOURILLON, DUPARQUET, ARLETTE, FLORA et ORLOFSKY.

Il est brave, sur ma foi!

GAILLARDIN.

Joli loup, démasque-toi!

TOURILLON, DUPARQUET, ARLETTE, FLORA et ORLOFSKY.

Joli loup, démasque-toi!

Six heures sonnent.

GAILLARDIN et TOURILLON.

1, 2, 3, 4, 5, 6. Mon chapeau! Mon chapeau!
Vite il me le faut!

TOUS.

Leurs chapeaux? Leurs chapeaux? Où sont leurs chapeaux?

GAILLARDIN.

Pristi de sapristi!

TOURILLON.

Je devrais être parti!

TOURILLON et GAILLARDIN.

Mon chapeau!
Mon manteau!

TOUS.

Leurs chapeaux
Leurs manteaux

TOURILLON.

A la gare
Je lâche mon crampon!

GAILLARDIN.

Je l'égare
Et je saute en wagon!

TOURILLON et GAILLARDIN.

Bonsoir! Bonsoir!

TOUS.

A vous revoir!
Ah! ah!
Valsons gaiment pressés deux à deux
Etc.

ACTE TROISIÈME

Le cabinet du Directeur de la prison.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉOPOLD, seul.

Au lever du rideau, la scène est vide, la porte du fond est ouverte, on entend au dehors le « qui vive » d'un factionnaire.

LÉOPOLD, du dehors.

Eh! c'est moi, factionnaire, Léopold le nouveau geôlier. (Il entre, sa lanterne à la main. Il est complètement gris.) Scélérat de cognac! Le prisonnier d'hier au soir, le numéro 12, voulait absolument avoir un avocat. Je lui ai dit : « Donnez-moi trois francs, et demain, de bon matin, j'irai vous en chercher un... » J'avais mon idée... mon idée c'était de savoir si le cognac était bon... il est excellent... j'ai bu les trois francs! (On entend chanter Alfred.) Il me semble que j'entends de la musique! C'est l'effet du cognac... Eh! non! que je suis bête, ce n'est pas l'effet... c'est le prisonnier, c'est le 12!... J'te vas faire taire, toi, là-bas, j'te vas faire taire!... Scélérat de cognac!

Il reprend sa lanterne et sort en trébuchant.

SCÈNE II

TOURILLON, seul.

Scène muette. A peine Léopold est-il sorti que la porte s'entr'ouvre. Paraît Tourillon L'orchestre, pendant toute la scène qui suit, joue de la musique de scène du second acte. Tourillon a son chapeau sur les yeux et son paletot boutonné de travers. Il descend d'un pas qui veut être ferme, et qui est très chancelant; Tourillon regarde autour de lui. Il cherche à se retrouver. Il veut ôter son paletot et de la main droite commence à tirer la main gauche. Il fredonne : « Sa Majesté »... Tourillon, tout en cherchant à tirer la manche qui résiste, se met à valser légèrement. Il réussit enfin à se débarrasser de son paletot. Tourillon a encore un petit reste de joie et de bonne humeur, on l'entend murmurer : « Ah ! le capitaine Toto ! le capitaine Toto ! » Il a des frémissements dans les jambes et exécute de légers entrechats. Il aperçoit la bouilloire, la théière. C'est ce qu'il lui faut. Il va se faire du thé ! Il allume la lampe à esprit de vin, il met du thé dans la théière. Cependant il s'agit de redevenir grave, de ne pas compromettre la dignité du fonctionnaire. Tourillon essaie de se redresser, mais il va tomber tout de travers dans son fauteuil, où il s'endort, enveloppé dans un grand journal.

SCÈNE III

TOURILLON, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Il me semblait pourtant bien qu'on avait sonné ?... Voilà ! C'est monsieur le Directeur ! Il est déjà là, monsieur le Directeur... et absorbé dans la lecture de son journal... (Cherchant à se raidir.) Il faut que je lui fasse mon rapport en règle et qu'il ne s'aperçoive pas... Monsieur le Directeur... Monsieur le Directeur... Monsieur le Directeur ! Je viens pour le rapport.

TOURILLON, s'éveillant.

Ah ! Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

LÉOPOLD.

C'est moi, Léopold.

TOURILLON.

Eh bien ! Léopold ?

LÉOPOLD.

Eh bien ! patron ?

TOURILLON.

Rien de nouveau, n'est-ce pas ?

LÉOPOLD.

Rien de nouveau, patron ; il y a seulement le numéro 12 qui demande un avocat.

TOURILLON.

C'est son droit.

LÉOPOLD.

On m'en a indiqué un dans le pays, maître Bidard, il va venir. (Trébuchant. A part.) Scélérat de cognac !

Il s'éloigne un peu.

TOURILLON, à part.

Diable de vin de Champagne ! (Haut.) Qu'est-ce que vous faites là-bas ?... Avancez donc.

LÉOPOLD.

Que j'avance ?

TOURILLON.

Eh ! oui.

LÉOPOLD, à part.

Hum! les jambes! (Se décidant.) Je veux bien, monsieur.

Il avance en décrivant des zigzags.

TOURILLON.

Pourquoi tournez-vous comme ça!

LÉOPOLD, continuant à tourner.

Je ne tourne pas, monsieur.

TOURILLON, à part.

Sapristi! Ce sont mes yeux alors!... Il paraît que je n'y vois pas très bien.

LÉOPOLD, s'appuyant sur un fauteuil.

Monsieur, je ne tourne pas.

TOURILLON.

Je le sais bien que vous ne tournez pas; qui est-ce qui vous dit que vous tournez?

LÉOPOLD.

Personne, monsieur, personne! (A part.) Je croyais avoir entendu.

TOURILLON.

Qu'est-ce que vous dites de cette prison?

LÉOPOLD, venant s'appuyer les deux mains sur le bureau de Tourillon.

Je dis, monsieur, que ça m'a l'air d'une prison gaie; voilà mon opinion, c'est une prison gaie.

On sonne.

TOURILLON.

Qu'est-ce que c'est que ça ? (On sonne.) On sonne à la porte.

LÉOPOLD.

Oui, monsieur, il me semble.

TOURILLON.

Comment, il vous semble ? Regardez par la fenêtre... voyez ce que c'est !

LÉOPOLD.

Jusqu'à la fenêtre... je ne pourrai jamais !

On sonne. Il boit à même le flacon de Tourillon, pour se donner des forces.

TOURILLON.

Mais allez donc !... Eh bien ?

LÉOPOLD.

Eh bien ! patron, c'est deux dames.

TOURILLON.

Deux dames ?

LÉOPOLD.

Et très élégantes, patron !... Faut-il ouvrir ?

On sonne.

TOURILLON.

Mais oui ! Allez donc ! Qu'est-ce que vous attendez ?

LÉOPOLD.

J'y vais.

Il sort.

SCÈNE IV

TOURILLON, puis LÉOPOLD, ARLETTE, FLORA.

TOURILLON.

Qu'est-ce que ça peut bien être que ces deux dames? Mais d'abord rafraîchissons-nous les idées.

Il boit un verre d'eau et se mouille les tempes avec son mouchoir.

LÉOPOLD.

C'est des dames qui demandent à voir le baron de Villebouzin.

TOURILLON.

Villebouzin?

LÉOPOLD.

Je leur ai dit que nous n'avions pas ce nom-là ici!

ARLETTE, entrant avec Flora.

Mais si... mais si... Qu'est-ce qu'il nous chante?... le voilà!

TOURILLON.

Laissez-moi, Léopold!

LÉOPOLD.

Oui, patron!

Il sort.

SCENE V

TOURILLON, ARLETTE, FLORA.

ARLETTE.

Vous êtes surpris, baron, d'une visite si matinale !

TOURILLON.

Mon Dieu, je suis surpris... à vous dire vrai... oui, je suis surpris.

FLORA.

C'est monsieur Duparquet qui nous a donné votre adresse.

TOURILLON, à part.

Sacré Duparquet ! va ! (Haut.) Et qu'est-ce qui me vaut l'avantage ?...

ARLETTE.

Comment, baron, vous ne vous rappelez pas ?

TOURILLON.

Quoi donc ?

ARLETTE.

Ce que vous m'avez promis cette nuit, chez le Prince.

FLORA.

Ma sœur vous disait qu'elle voulait faire du théâtre.

TOURILLON.

Ah ! oui, oui, je me rappelle ; mais, ma chère enfant, un début... c'est très délicat... surtout si vous ne savez absolument rien ?

ARLETTE.

Ah çà ! vous plaisantez ! Mais je sais tout, baron, absolulument tout. Jugez plutôt.

TOURILLON, à part.

Une audition, maintenant ! Satané Champagne !

COUPLETS.

ARLETTE.

Suis-je. dans une opérette,
Simple et candide bergerette,
Légère, je trotte et je cours
En gros sabots, en jupons courts !
Et si quelque gars du hameau,
Suivant pastourelle et troupeau,
S'enhardit quelque jour
A me faire la cour,
Avec un air malicieux
mes deux mains cachant mes yeux,
fais la sotte et puis j'y vois,
J y vois très bien entre mes doigts !
« Mossieu, réponds-j' d'un ton naïf,
» J'espèr' que c'est pour l'bon motif. »
La la la, la,
Etc.

Dites franchement
Et sans compliment,
Car j'attends votre pronostic,

Si j'enlèverais le beau public
Du théâtre le plus chic?
C'est, variant mes effets,
Une reine que je fais :
La grandeur, la majesté,
Voilà !... ah ! des airs de royauté!
Avec déférence, avec amour,
Je vois s'incliner ma cour,
Tandis qu'on entend, tout alentour,
La trompette et le tambour !

FLORA et TOURILLON.

Taratata, ran plan plan !
Etc.

II

ARLETTE.

Devan mon talent
La salle croulant,
Mon succès est étincelant ;
Scènes et couplets sont applaudis
Du parterre au paradis !
C'est un délire ! un emballement !
Et le directeur charmant,
Vaincu par les applaudissements,
Double mes appointements !

FLORA et TOURILLON.

Taratata... ran plan plan !
Etc.

FLORA.

Eh bien?

TOURILLON.

Eh bien !... c'est charmant !... de grandes dispositions... je parlerai de vous à Franconi !... (On sonne.) Ah !

ARLETTE.

On sonne !

TOURILLON.

Qui diable est-ce encore ?... Cette fois, je regarde. (Il va à la enêtre.) Sapristi !... Valengoujar ! Vingt sous que c'est la farce de Duparquet qui continue !

Entre Léopold

SCÈNE VI

Les Mêmes, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Faut-il ouvrir la porte, patron ?

TOURILLON.

Oui... non... je ne sais pas... Et ces dames ?... Qu'est-ce que je vais en faire, de ces dames ?

ARLETTE.

Ne vous gênez pas avec nous, nous vous attendrons.

TOURILLON.

Vous voulez bien ?... Vous m'excusez ?... Léopold, chargez-vous de ces dames.

LÉOPOLD.

On y va. Faut-il boucler ?

TOURILLON.

Non, non ! pas boucler !... En douceur... Conduisez-les dans une autre pièce.

LÉOPOLD.

Je n'ai que le 13 de libre.

TOURILLON.

Eh bien, conduisez-les au 13.

ARLETTE.

C'est un salon de réception, le 13 ?

LÉOPOLD.

Oui... Oh ! nous en avons quelques-uns comme ça, pour les visites qui se prolongent.

On sonne.

TOURILLON.

Encore ! Allez ! allez !... Je vous en prie !

LÉOPOLD, bas.

Tout de même, patron, je les enferme ?

TOURILLON, bas.

Comme il vous plaira ?... C'est plus sûr !

LÉOPOLD.

Si ces dames veulent bien m'emboîter ?

FLORA.

Allons !

ARLETTE.

Ne soyez pas trop longtemps, vous !

LÉOPOLD, sortant

Deux dames au 13.

SCÈNE VII

TOURILLON, LÉOPOLD, puis GAILLARDIN.

TOURILLON.

Allez, Léopold, et ouvrez la porte à monsieur le marquis.

LÉOPOLD.

Monsieur le marquis ! (A part.) Il me semble du moins qu'il a dit... Scélérat de cognac !... je suis bien tapé ! Entrez, le marquis.

GAILLARDIN.

Villebouzin ? ici ?

TOURILLON.

Chut !

LÉOPOLD, à part.

Qu'est-ce qu'il a dit ? Villebouzin ?

TOURILLON.

Léopold ?

LÉOPOLD.

Monsieur !

TOURILLON.

Laissez-nous !

LÉOPOLD.

Il va de travers, le marquis !

TOURILLON.

Laissez-nous!

LÉOPOLD.

Il va de travers, positivement!

Il sort en zigzaguant.

GAILLARDIN.

Qu'est-ce que tu fais ici, toi?

TOURILLON.

Je t'en prie... ce garçon n'est peut-être pas encore...

GAILLARDIN, très gris mais très gai.

Je comprends! Tu auras fait du bruit dans la rue.

TOURILLON.

Moi? par exemple!

GAILLARDIN, riant aux éclats.

Et on t'aura arrêté... pour tapage nocturne

TOURILLON.

Il n'aurait plus manqué que ça.

GAILLARDIN.

Ne crains rien! Le directeur de la prison est un homme aimable.

TOURILLON.

Tu le connais?

GAILLARDIN.

Pas du tout. C'est Duparquet qui me l'a dit.

TOURILLON.

Écoute-moi. Duparquet a eu tort.

GAILLARDIN.

De me dire ça?

TOURILLON.

Eh! non!... (Cherchant à se remettre.) Diable de champagne!

GAILLARDIN.

Moi aussi! j'ai soif!

TOURILLON.

Veux-tu une tasse de thé?

GAILLARDIN.

Avec plaisir.

Ils vont s'asseoir de chaque côté du bureau et prennent du thé.

TOURILLON.

Je vois ce que c'est... tu auras pris Duparquet dans un coin et tu lui auras dit : « Je serais heureux de revoir Tourillon ».

GAILLARDIN, ne comprenant pas.

Tourillon?

TOURILLON, rassemblant péniblement ses idées.

Non, pas Tourillon... le baron de Villebouzin...

GAILLARDIN.

Tu t'embrouilles, mon vieux, tu t'embrouilles! Encore une tasse de thé, je te prie.

TOURILLON.

Il n'y a plus de thé, mais en remettant de l'eau... (Il remet de l'eau sur le thé.) Duparquet t'aura répondu : « Si tu tiens à le voir... va à la prison ».

GAILLARDIN.

Il savait donc que tu étais arrêté ?

TOURILLON.

Encore une fois, je ne suis pas arrêté.

GAILLARDIN.

Alors, qu'est-ce que tu fais ici ?

TOURILLON.

Nous n'en finirons pas, j'aime mieux me confier à toi... Tu es gentilhomme, tu ne me trahiras pas... Je suis...

GAILLARDIN.

Tu es ?

TOURILLON.

Je ne suis pas le baron de Villebouzin, je suis Tourillon, le directeur de la prison de Pontoise.

GAILLARDIN, riant aux éclats.

Allons donc ! (En se levant.) Ah ! elle est bonne, celle-là ! Il se figure qu'il est le directeur de la prison ! Est-il gris ! Mon Dieu, est-il gris ! Eh bien ! mon vieux ! tu en as une culotte.

Il se lève.

TOURILLON.

Tu doutes ?

GAILLARDIN, riant plus fort.

Oui, mon ami, oui, je doute.

TOURILLON. Il sonne.

Dans un instant, tu ne douteras plus.

Entre Léopold.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, entrant.

Monsieur ?

TOURILLON, de son fauteuil.

Empoignez-moi monsieur le marquis.

LÉOPOLD.

On y va. (Il saisit Gaillardin.) Faut-il boucler ?

GAILLARDIN, tenu au collet par Léopold.

Eh bien !... qu'est-ce que c'est ?

TOURILLON.

Lâchez-le maintenant... c'était pour rire.

LÉOPOLD, lâchant Gaillardin.

C'était pour rire ?

TOURILLON.

Oui. Léopold, allez-vous-en. Je n'ai plus besoin de vous.

LÉOPOLD.

C'était pour rire ! Cette prison est gaie !

Il sort.

SCÈNE IX

TOURILLON, GAILLARDIN.

TOURILLON, se levant et venant à Gaillardin.

Eh bien? Êtes-vous convaincu? Pardonnez-moi d'avoir employé un moyen...

GAILLARDIN.

Je vous pardonne d'autant plus volontiers, que vous m'avez fait empoigner pour rire, et que vous auriez eu le droit de me faire empoigner pour tout de bon.

TOURILLON.

Je ne vous comprends pas, cher marquis.

GAILLARDIN.

Laissez-moi donc tranquille... Je ne suis pas marquis.

TOURILLON.

Par exemple!

GAILLARDIN.

Je ne suis pas plus Valengoujar que vous n'êtes Villebouzin... Je suis Gaillardin, voilà tout.

TOURILLON.

Vous dites?

GAILLARDIN

Je suis Gaillardin.

TOURILLON.

Le mari de madame Gaillardin?

GAILLARDIN.

Parfaitement! Je viens faire mes huit jours de prison... Rappelez votre homme et faites-moi boucler derechef.

TOURILLON, à son tour riant aux éclats.

Ah! bien! celle-là, elle est encore meilleure.

GAILLARDIN.

Comment, meilleure?

TOURILLON.

Je vous dis : « Je suis Tourillon ». Vous me répondez : « Je suis Gaillardin; je viens faire mes huit jours... » Malheureusement...

GAILLARDIN.

Malheureusement?

TOURILLON.

Je vous ai prouvé que j'étais Tourillon; je puis vous prouver aussi que vous n'êtes pas Gaillardin... Je l'ai arrêté hier soir, Gaillardin!

GAILLARDIN, riant.

Vous l'avez arrêté?

TOURILLON.

Moi-même.

GAILLARDIN, gouailleur.

Où çà l'avez-vous arrêté?

TOURILLON.

Chez lui, rue des Trois-Boutons, nº 7.

GAILLARDIN, un peu plus sérieux.

A quelle heure?

TOURILLON.

A neuf heures du soir.

GAILLARDIN, ne riant plus du tout.

A neuf heures du soir! Vous l'avez arrêté?

TOURILLON.

Je l'ai arrêté, dans un salon rouge, avec une grande baie Louis XV...

GAILLARDIN.

Une baie Louis XV!

TOURILLON.

Parfaitement, il était avec sa femme.

GAILLARDIN.

Avec sa femme?

TOURILLON.

Une jolie femme, brune... avec une robe de dentelle... une robe paille! Pauvre petite femme! En voilà une qui aime son mari! Au moment de le quitter, elle l'embrassait, elle l'embrassait!

GAILLARDIN, avec éclat.

Ah! bien non, dites donc! pas de bêtises... j'aime bien les plaisanteries, mais celle-là!...

TOURILLON, redevenant grave.

Plaisanter au sein de mes fonctions, jamais! Il me semble que c'est vous, au contraire...

GAILLARDIN.

Il est ici, ce Gaillardin?

TOURILLON.

Sans doute... il est ici... cabanon n° 12.

GAILLARDIN.

Je voudrais le voir.

TOURILLON.

Impossible... il vous faudrait une permission.

GAILLARDIN.

Une permission? pour me voir?

TOURILLON.

Et puis, vous n'êtes pas dans un état!... Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de prendre encore une tasse de thé.

GAILLARDIN.

Il n'y en a plus.

TOURILLON.

C'est vrai, mais en remettant de l'eau.

Entre Léopold. Gaillardin, pendant la petite scène qui suit, va à la cheminée, prend la carafe, boit un grand verre d'eau, puis verse de l'eau sur son mouchoir et se mouille les tempes.

SCÈNE X

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, entrant, à Tourillon.

Il y a là une dame qui désire vous parler en particulier.

TOURILLON, à part.

Encore une farce de Duparquet; il aura donné mon adresse à toutes les soupeuses de cette nuit! (A Léopold.) Et comment est-elle cette dame?

LÉOPOLD.

Je n'ai pas vu sa figure, elle a un store! La taille m'a paru bien.

TOURILLON.

Vous permettez? Je reviens.

LÉOPOLD.

Dites donc, patron? S'il fallait encore enfermer celui-là, je ne saurais plus où le mettre.

Ils sortent.

SCÈNE XI

GAILLARDIN, seul et tout à fait dégrisé.

Ah çà! qu'est-ce qu'il me chante? un autre que moi arrêté à ma place... hier soir, chez moi... auprès de ma femme! Ah! mais non, ça, c'est autre chose, ça ne peut pas se passer comme ça!

Entre Bidard amené par Léopold. Bidard en avocat, toque, robe, perruque, portefeuille de maroquin noir sous le bras.

SCÈNE XII

GAILLARDIN, LÉOPOLD, BIDARD.

LÉOPOLD.

Entrez, l'avocat, je vas vous chercher monsieur Gaillardin.

Il sort.

BIDARD, apercevant Gaillardin.

Qu'est-ce qu'il dit, cet imbécile? Il va vous chercher et vous êtes là!

GAILLARDIN.

Écoutez-moi, Bidard, vous êtes un ver de terre; vous n'avez jamais été qu'un pauvre diable d'avocat sans causes; vous avez si peu de talent que vous n'avez pu arriver à rien, même en politique! Eh bien! Bidard, vous pouvez maintenant, d'un seul coup, mériter toute ma gratitude! Donnez-moi votre robe!

BIDARD.

Ma robe!

GAILLARDIN, avec violence.

Donnez-la-moi, ou je vous étrangle.

BIDARD, à part.

Eh! là! J'ai peur des fous, moi!

GAILLARDIN.

Allons! allons! cette toque... ces lunettes... cette perruque... et cette robe!

BIDARD, s'enfuyant.

Au secours ! A la garde !

GAILLARDIN, le poursuivant.

Ah ! tu ne m'échapperas pas !

Il sort après lui.

SCÈNE XIII

LÉOPOLD entrant d'autre part ; puis ALFRED.

LÉOPOLD.

Monsieur l'avocat... voilà le 12 que vous avez demandé. Entrez, le 12 !

ALFRED.

C'est moi, le 12 ! Eh bien ! où est-il mon avocat ?

LÉOPOLD.

Je ne sais plus ! j'aurais parié tout de même que je l'avais introduit... Si je le retrouve, je tâcherai de vous l'envoyer.

Il sort.

SCÈNE XIV

ALFRED, puis CAROLINE, puis LÉOPOLD et GAILLARDIN.

ALFRED, avec la robe de chambre et le bonnet grec de Gaillardin.

C'est que je voudrais bien m'en aller d'ici, moi ! En voilà une nuit ! Quelle nuit ! (Voyant entrer Caroline.) Enfin ! L'ange

qui vient me consoler sur ma paille humide! O ange! trois fois ange!

Il tombe aux pieds de Caroline.

CAROLINE.

Non! non! relevez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre.

ALFRED.

C'est ça, réparons le temps perdu.

CAROLINE, se dégageant.

Voyons, Alfred, soyez raisonnable! Il faut que vous sortiez d'ici le plus tôt possible.

ALFRED.

Je ne demande que ça.

CAROLINE.

Mais comment nous tirer de là?

ALFRED.

Écoutez! J'ai eu une idée de génie : j'ai réclamé un avocat et nous allons tout lui raconter.

CAROLINE.

Tout?

LÉOPOLD, entrant.

Rentrez, l'avocat. (Annonçant.) Maître Bidard!... Tiens! Il y a deux 12 maintenant! Quelle prison! non, mais quelle prison!

Il sort.

GAILLARDIN, dans la robe de Bidard.

Ensemble! Je les tiens! Je vais tout savoir... du calme!

TERZETTO.

CAROLINE.

Toute cette affaire
Est très délicate !
Les cancans vont vite,
Et la bombe éclate !
La situation
Exige avant tout de la discrétion,
Votre discrétion !

ENSEMBLE

ALFRED.

Toute cette affaire
Est très délicate !
Il faut qu'on évite
Qu'un scandale éclate !
La situation
Etc.

GAILLARDIN, à part.

Toute cette affaire
Est très délicate !
Couple téméraire,
Je t'ai sous ma patte !
La situation...
Exige avant tout de la discrétion !
A nous trois ! attention !

S'adressant à Caroline.

Et maintenant, pas d'anecdotes,
Mais des détails trés précis :
Soyez exacts, soyez concis,
Témoignez ! Moi, je prends des notes.

CAROLINE.

Malgré l'invraisemblable,
Croyez-nous, s'il vous plaît !

ALFRED.

Je ne suis pas coupable
Plus qu'un agneau de lait!

GAILLARDIN.

Expliquez-vous, et fût-ce délicat,
On dit tout à son avocat.

ALFRED.

Eh bien! voici le drame :
On m'a mis sans vouloir
Souffrir que je réclame,
Dans un cachot très noir,
Parce qu'avec madame
Je soupais hier au soir!

GAILLARDIN.

Et c'est bien fait, coquin! bandit! traître! Judas!

ALFRED.

Eh! là! eh! là! N'êtes-vous pas
Venu pour me défendre?

GAILLARDIN.

Excusez, je suis un peu vif!
Ce fut un éclair fugitif!
Mais nous allons reprendre :
Je suis là pour vous défendre!

ENSEMBLE

CAROLINE et ALFRED.

De ces accès, calmez l'éclat!
La barre est un pontificat;
Sous la toge et sous le rabat,
Demeurez l'avocat,
Le défenseur! l'avocat!

ENSEMBLE

GAILLARDIN, à part.

Pareil débat
Est délicat !
Mais pas d'éclat !
Sous le rabat
De l'avocat,
Demeurons par état,
Le défenseur, l'avocat !

CAROLINE.

Malgré qu'en cette histoire
Rien ne soit advenu,
Par l'interrogatoire
Si le fait est connu,
Mon mari pourra croire
Que je l'ai confondu !

GAILLARDIN.

Et qu'il aurait raison, être perfide et bas !

CAROLINE.

Eh ! là ! eh ! là ! N'êtes-vous pas
Venu pour nous défendre ?

GAILLARDIN.

Excusez, je suis un peu vif !
Un second éclair fugitif !
Mais nous allons reprendre :
Je suis là pour vous défendre !

CAROLINE et ALFRED.

De vos fureurs, calmez l'éclat !
Etc.

GAILLARDIN.

Pareil débat...
Etc.

GAILLARDIN

Reprenons et n'omettons rien!
Eh bien?

CAROLINE.

Eh bien?

ALFRED.

Eh bien?

CAROLINE.

Eh bien!
Le cas est très intéressant :
Vous plaidez pour un innocent,
Artiste et gentilhomme!
Vous exaltez le favori
Et vous tapez sur le mari,
Qui n'est qu'une canaille en somme!
Un sacripant, oui, car on sait
Le polichinelle que c'est!
Tel que, sa conduite m'y force,
Puisqu'au bal il passe ses nuits,
Je veux lui pocher l'œil, et puis
Demander le divorce!
Oui, monsieur, c'est lui, lui qui m'y force!
Oui, contre le traître, je demande le divorce!
Il fait la fête et l'on verra beau jeu,
Morbleu!
Je me rebiffe!
Je mords et je griffe!
Et malheur à l'escogriffe!

ENSEMBLE

ALFRED.

Oui, l'imprudent jouait avec le feu!
Mais Caroline enfin se rebiffe!
Elle mord, elle griffe!
Et malheur à l'escogriffe.

ENSEMBLE

GAILLARDIN.

Tant de toupet me renverse, morbleu!
Elle m'ébouriffe!
Elle se rebiffe,
Mais je l'ai là sous ma griffe,
Et ce n'est pas moi qui serai l'escogriffe!

ALFRED.

Maintenant, de bout en bout,
Cher maître, vous savez tout;
Trouvez dans votre arsenal
Un procédé radical
Pour brider notre animal!

GAILLARDIN.

Ah! c'en est trop!

ALFRED.

Modérez-vous!

GAILLARDIN.

Je n'y tiens plus.

CAROLINE.

Soyez plus doux

ENSEMBLE.

Étrange est son courroux!

GAILLARDIN.

Tremblez, épouse ingrate!
Tremblez, affreux gredin!
Sur vous la foudre éclate,
Car je suis Gaillardin!

ENSEMBLE.

Gaillardin! Gaillardin!
Quoi! c'était Gaillardin!

GAILLARDIN.

Oui, c'est moi, moi qui me dresse
Comme une ombre vengeresse!
Gaillardin, subito,
Démasque Othello!

ENSEMBLE

CAROLINE.

Mon mari! quelle surprise!
Mais déjà je me ravise!
Le délit fut-il pas anodin?
Gaillardin!

ALFRED.

C'est Gaillardin!

CAROLINE.

C'est Gaillardin!
Mais n'espérez pas votre grâce,
Trop coureur, je vous promets
De vous brider désormais!
Ah! grâce, jamais!
Grâce, jamais!

ALFRED.

Le mari, mais, ô surprise!
C'est pour lui qu'est la cerise!

GAILLARDIN.

Oui, c'est moi, quelle surprise!
Ma présence les défrise,
La coupable et le beau muscadin!

CAROLINE.

Gaillardin!

GAILLARDIN.

C'est Gaillardin!
Et je les terrasse
Sous mon courroux, sous mon dédain!
Grâce! Jamais!

ALFRED.

Vous étiez le mari et vous ne le disiez pas tout de suite?

GAILLARDIN.

Attends un peu, toi!

CAROLINE.

Un instant, Gabriel, avant d'étrangler monsieur, voulez-vous regarder à cette montre, si l'heure de la vengeance a sonné pour tout le monde?

GAILLARDIN.

Ma montre! Vous avez ma montre!

CAROLINE, reprenant l'accent hongrois.

Ah! vous ne voulez plus compter les pulsations de mon cœur, monsieur le marquis?

GAILLARDIN.

Comment? La comtesse? La Czardas, la Frischka, c'était vous?... Mais alors, mais alors?...

SCÈNE XV

LES MÊMES, TOURILLON, puis LÉOPOLD, ARLETTE, puis FLORA.

TOURILLON.

Ah çà, vous n'avez pas fini tout ce tapage? Où vous croyez-vous? Nous ne sommes pas ici dans un bateau-lavoir!

GAILLARDIN.

Mon cher baron!...

TOURILLON.

Il n'y a pas de baron. Moi, Tourillon, directeur! Vous, Gaillardin, le 12!

ALFRED.

C'est bien fait!

GAILLARDIN.

Va toujours, toi, va toujours.

On entend des cris de femme à la cantonade.

TOURILLON.

Qu'est-ce que c'est encore que ce vacarme-là?

LÉOPOLD, entrant.

Ce sont les deux dames du 13 qui cassent tout.

TOURILLON.

Les deux dames? quelles deux dames?

LÉOPOLD.

Monsieur sait bien. Les cocottes qui sont venues ce matin pour monsieur.

GAILLARDIN.

Des cocottes pour vous? Ah! Vous allez bien!

TOURILLON.

Vos distances, je vous prie, gardez vos distances! (A Léopold.) Je les avais totalement oubliées.

LÉOPOLD.

Faut-il leur mettre la camisole?

TOURILLON.

Non, Léopold ! Il ne faut pas. Lâchez ces dames et présentez vos excuses.

LÉOPOLD.

Des excuses, maintenant... Cette prison est gaie !

Il sort.

GAILLARDIN, à Tourillon.

Deux sous que c'est Anita et le capitaine Toto.

TOURILLON, à Gaillardin.

Vous, je vais vous faire mettre aux fers, si vous continuez !

ARLETTE, entrant.

C'est une horreur !

FLORA, entrant.

C'est une infamie !

ARLETTE,

Nous enfermer avec des rats !

TOURILLON.

Excusez-moi, mesdames, c'est cette fichue bête ...

LÉOPOLD.

Ah ! Elle est raide ! C'est monsieur le directeur lui-même..

ARLETTE.

Le directeur... de quel théâtre ?

TOURILLON.

De la prison municipale de Pontoise. A votre service, mesdemoiselles.

ARLETTE.

Oh ! par exemple !

Bruit de voiture et cris joyeux au dehors.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

LÉOPOLD.

Encore des femmes, maintenant ! Un tas de femmes !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ORLOFSKY, DUPARQUET.

Quelques femmes et quelques amis.

ORLOFSKY.

C'est nous !

GAILLARDIN.

Le Prince !

ORLOFSKY.

Et toute la bande joyeuse que je vous amène sur mon mail ! Allons, marquis ! Allons, baron ! Soyez des nôtres, on va déjeuner en forêt...

GAILLARDIN.

Je ne peux pas, je suis bouclé.

DUPARQUET.

Fais appel de ton jugement.

ORLOFSKY.

Moi, je ferai mieux : je vous obtiendrai votre grâce, par mon ambassade.

GAILLARDIN.

Ma grâce ! J'aurais ma grâce !

ORLOFSKY.

Mais vous nous devez un punch !

GAILLARDIN.

Un punch ?

ORLOFSKY.

Vous avez perdu votre pari, Valengoujar !

DUPARQUET.

Ne trouves-tu pas que ma farce vaille la tienne ?

GAILLARDIN.

Ta farce ?

ARLETTE.

Oui, marquis, tout cela n'était qu'une farce !

ORLOFSKY.

Ce qne les Français appellent une fumisterie.

Rires.

GAILLARDIN.

Ah ! Caroline ! S'il était vrai ! Ce n'est pas un punch ! c'est deux punchs ! dix punchs ! cent punchs !... Ça serait alors ?...

ORLOFSKY.

La revanche de la Chauve-Souris !

FINALE.

TOUS.

Chauve-souris, chauve-souris,
C'est ta revanche que tu pris;
Fais grâce au coupable et souris
A ses airs ahuris !

GAILLARDIN.

Que veut dire ce mic-mac ?
De devenir fou j'ai le trac !
Ma raison est dans le lac !

DUPARQUET.

J'ai voulu, fût-ce à tout prix,
Venger la Chauve-souris !

TOUS.

Chauve-souris, chauve-souris,
Etc.

GAILLARDIN.

Ce serait une leçon ?

DUPARQUET.

Et toutes ces choses ne sont
Qu'un complot de ma façon !

TOUS.

Un complot de sa façon !

GAILLARDIN.

Mais le Prince ?

ORLOFSKY.

...Etait du jeu !

GAILLARDIN.

La soubrette?

ARLETTE.

...En fut un peu!

GAILLARDIN.

Votre souper?

ALFRED.

Une attrapoire!

GAILLARDIN.

Mon pet-en-l'air?

CAROLINE.

Un accessoire!

GAILLARDIN.

O délice! Extase! Ivresse!
Ange qui n'a point fauté,
Sur mon cœur que je te presse!

ALFRED et ORLOFSKY.

Cachons-lui la vérité!
Peut-on, en conscience,
Troubler sa confiance?

ARLETTE.

Moi, je rends mon tablier.

TOURILLON.

Et moi, votre cavalier,
Paternel et point parâtre,
Moi, je vous lance au théâtre!

ORLOFSKY.

Moi, car Mécène
Avant tout,
Aux Variétés à tout coup,
Je prends une avant-scène!
Chacun a son goût!

TOUS.

Il prend une avant-scène!
Chacun a son goût!

CAROLINE.

Nous battions la campagne,
La la la la!
La faute au Champagne!
La la la la!
Il semblait que l'orage
De la paix du ménage
Amenât le naufrage!
Mais non, plus de nuage!
Chantons! Chantons!
Par ta grâce royale,
Champagne, la morale
Triomphe du scandale!
Chantons!
Et répétons :
Sa Majesté Champagne est roi
Rangeons-nous sous sa loi!
Vive le Champagne!
Le Champagne est roi!

FIN

PARIS. — CALMANN-LÉVY, 3, RUE AUBER. — 4377-12-32.

1916 VIC

BINDING SECT. OCT 9 1970

ML
50
S912F63

Strauss, Johann
[Die Fledermaus. Libretto.
French]
La chauve-souris

Music

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY